

**The Project Gutenberg eBook of L'Illustration, No. 2503, 14 février 1891, by
Various**

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Illustration, No. 2503, 14 février 1891

Author: Various

Release date: April 26, 2014 [EBook #45501]

Language: French

Credits: Produced by Régnald Lévesque

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 2503, 14 FÉVRIER
1891 ***

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 14 FÉVRIER 1891

4^e Année - N^o 2503



LE MARQUIS DI RUDINI

Photographie Le Lieure.



Nous nous avait promis le *Bœuf gras* pour cette année, le classique et comique Bœuf gras de notre enfance, l'héritier du bœuf Apis promené triomphalement à travers les rues entre quatre mousquetaires de carnaval et cinq ou six bouchers costumés en Hercules--nous n'avons pas eu le Bœuf gras. Pourquoi?

Peut-être tout simplement parce qu'il avait été décidé qu'on l'appellerait *Thermidor*. Il paraît que tout ce qui rappelle les plus mauvais jours de notre histoire littéraire doit être prudemment proscrit. Pas de *Thermidor* au théâtre, pas de bœuf *Thermidor* dans la rue.

Je plains le ruminant, qui y perd un jour de triomphe sans y avoir gagné un jour de répit, car il est assommé maintenant, dépecé, débité, avalé et même digéré. L'autre jour, à la porte d'un grand boucher des environs de l'Opéra, je voyais, arrêté et tenu par un licol, un gros et gras animal, un bœuf de couleur café au lait que les passants admiraient, attaché ainsi sous un écriteau portant ces mots: «Concours d'animaux. Lauréat. 3e prix. Acheté par...» Et le nom du boucher.

Il était là, ce triomphateur destiné à l'abattoir, flairant de son muflé étonné la paille jaune qu'on lui donnait pour litière, en pleine rue, et le pauvre animal semblait chercher dans cette paille sèche un peu de l'herbe verte et fraîche de ses prairies. Il ne comprenait pas pourquoi on l'avait promené de son étable à l'exposition, de l'exposition à cette boucherie, et pourtant je ne sais quelle instinctive et vague inquiétude passait dans ses bons gros yeux las. Et je songeais à l'admirable page qu'écrivait naguère Pierre Loti, *Viande de Boucherie*, en parlant des bœufs que l'on abat, pour nourrir les marins, au fond du navire.

Peut-être pensent-ils, ces êtres. La brute a aussi ses mélancolies, et le Bœuf gras promené parmi les multitudes, avec ses cornes dorées et son caparaçon de velours, a peut-être, dans les fanfares et les cornets à bouquin, le sentiment de ce qui l'attend au bout de la route: le coup de maillet du sacrificateur. Oh! le plaisant divertissement! Un bœuf qu'on promène et qu'on va tuer!

La vie, après tout, est si monotone qu'on peut bien lui demander de petites distractions pittoresques, fût-ce la promenade d'un bœuf le long de nos boulevards. Ah! le malheureux carnaval! Il est passé et il n'a pas existé! Il se réveillera à moitié dans peu de jours pour la mi-carême et ce sera tout. Ce mot de Carnaval n'en a pas moins un tel attrait, une telle sonorité de grelots et de gaité, que les Romains l'ont exploité jusque chez nous et que de gigantesques affiches avec une pittoresque image de Marchetti attireraient les yeux rue Vivienne et faisaient scintiller ces mots: *Carnaval de Rome!*

Et quelle envie de partir, de jeter et de recevoir des *mocoli* le long du Corso et de revoir l'Italie qui n'est plus ou ne semble plus l'Italie de M. Crispi, mais qui est celle de M. di Rudini! Il faudrait ne pas avoir lu Monte-Cristo pour n'avoir pas la tentation folle d'assister au carnaval de Rome. Hélas! cette tentation, j'y ai résisté malgré moi et malgré la belle affiche-image de la rue Vivienne. Je suis resté à Paris et j'ai vu défiler les quatorze ou quinze gavroches qui constituent la mascarade annuelle de la population parisienne.

Gavroches éternels qui auraient sifflé *Lohengrin* si on l'avait joué à l'Eden et qui, fort heureusement, ne se trouvaient pas à Rouen samedi lorsque le Théâtre des Arts a monté l'œuvre de Wagner. Et n'est-ce pas admirable et abominable à la fois que je doive prendre le train du Havre si je veux écouter *Lohengrin* et qu'il ne me soit pas permis, de par la volonté des fameux marmitons révoltés, qu'il me soit interdit de voir cet opéra rue Boudreau ou ailleurs? Mais pourquoi

joue-t-on Meyerbeer à l'Opéra? Il est, et il était foncièrement allemand. Moralité: La bêtise est décidément très bête et il n'y a rien à faire avec elle.

Donc, Wagner à Paris insulte le patriotisme et il ne l'insulte pas à Rouen. Bien plus, à Paris même il ne l'insulte pas dans une salle de concert et il l'insulterait dans un théâtre. C'est un imbroglio des plus singuliers. On s'y perd.

Du reste, Paris est très bien sans *Lohengrin*. Il danse, Paris. Il dîne, Paris. Le bal de l'Hôtel-de-Ville a été brillant, l'autre soir, et Mac-Nab, feu Mac-Nab n'aurait pas eu à railler les invités. Et puis, nous avons des amazones du Dahomey au jardin d'Acclimatation.

Ces fameuses amazones qui se ruaient sur nos tirailleurs, là-bas, et qui dansaient autour des prisonniers, à Wydah, nous allons les voir de près et leur donner de petits sous, pacifiquement. Au lieu de la danse de Mort, les amazones danseront la danse du Ventre et l'exhibition de toute cette chair noire va nous sembler comme un *post-scriptum* de l'Exposition.

Il paraît que ces amazones font l'exercice du fusil comme de vieux grognards. Présentez *harmes!* *Harmes* bras! En outre, elles sont escortées de *féticheurs* dont les tours d'adresse ressemblent fort à ceux des Aïssaouas qui faisaient trembler les âmes sensibles et fouettaient les nerfs des Parisiennes en sortant leurs yeux de leurs orbites et en avalant des serpents.

--Avaler des couleuvres, ce n'est pas bien malin, disait A. B. il n'y a pas besoin d'être Aïssaoua; il suffit d'être un homme public pour ça!

Les féticheurs du Dahomey n'avalent peut-être pas des couleuvres, mais ils s'enfoncent des pointes d'ivoire dans les narines, et ils se tailladent les bras avec des rasoirs. Le sang coule, et ils ne souffrent pas. Tour de passe-passe, insensibilisation morbide, peu importe; le fait est là.

--Ce sont des fils du Dahomey fin de siècle, s'écriait un reporter en les voyant.

Fin de siècle! On abuse du mot, vraiment. On le retrouve partout.

Le chanteur en habit rouge, Kam-Hill, qui s'appellerait Camille s'il n'était pas fin de siècle, est le chansonnier «fin de siècle» comme Yvette Guilbert en est la chanteuse. Celle-ci se lève décidément sur Paris comme une étoile grandissante. On court l'entendre chez Bodinier, commentée par M. Hugues Le Roux, comme s'il s'agissait de M. Bellaigue lui-même, le favori du public *select* des Conférences d'Application. Chéret popularise l'image d'Yvette, et tapisse Paris d'une affiche où, blonde, mince, blanche, avec de longs gants noirs sur ses bras de marbre, Mlle Guilbert apparaît, à la fois attirante et inquiétante, dans une apothéose polychrome.

C'est son flegme, sa grâce étrange, un peu morbide, qui fait le succès d'Yvette Guilbert chantant les chansons de Xanrof, les *Quatre étudiants*, ou encore le *Sergent de Sarah Bernhardt*, faubourg Saint-Denis, chez Bodinier ou au Nouveau-Cirque. Car elle est ubiquiste, la chanteuse fin de siècle.

Elle a son public, elle aura bientôt ses poètes. Connaissez-vous Aristide Bruant, le chansonnier du Mirliton, un de ces cabarets littéraires qui imitent le *Chat Noir*? Ce Bruant s'est fait le chantre populaire des petits, des pauvres, des souffrants, des pelés et des galeux de la vie parisienne. Talent âpre, dur, terrible, d'une ironie à la Vallès. Il décrit les mélancolies tachées de sang des rôdeurs, les sommeils haineux des meurt-de-faim. Telle de ses chansons, intitulée *Heureux*, est poignante comme la déposition d'un vagabond devant une cour d'assises.

Heureux! Le pauvre diable sans logis dont Aristide Bruant raconte l'odyssée est heureux parce qu'il s'endort l'hiver dans un tuyau d'égout.

Y a les tuyaux ousque l'on couche.
Pour pas s'enrhumer, on les bouche
En pendant un sac à chaque bout;
Fait chaud là-dedans comm' dans un' cave!

On dirait que ce Parisien de 1891 a retrouvé, en le rendant plus cruellement tragique, un écho des refrains de Villon. Il s'endort, le hère, il rêve, le gueux errant, dans le tuyau qui l'abrite contre la neige, la bise, l'onglée, la pneumonie:

On ronfle, on fait son tuyau d'orgue,
Et l'tuyau ronfle encor' plus fort...
Alors on sent comme un' caresse,
On s'allong' comme dans un bon pieu...

Et l'on rêve qu'on est à la messe
Où qu' dans l' temps on priait l' bon Dieu!

Je songeais à ces chansons terribles de Bruant--dont je vous ai déjà parlé, je crois--ces temps derniers, alors que le froid poussait, de tous ses aiguillons, les pauvres diables transis vers les asiles.

C'est aussi le *Courrier de Paris*, le courrier de la misère. Yvette Guilbert ne va pas jusqu'à ces refrains ultra-réalistes; elle les côtoie.

Mais on doit les chanter--ou en chanter d'approchant--dans ce cabaret de la rue des Anglais, qu'il a été de mode parmi nos élégantes et nos curieuses, de visiter à l'égal du *Chat Noir*; le cabaret du Père Lunette! Une des verrues et des étrangetés de Paris. L'ancre des alcooliques et des névrosés, on y va pour toucher du doigt les plaies sociales. Des êtres hâves, hypnotisés par un rêve d'absinthe ou d'eau-de-vie, regardent à travers un brouillard opaque. Il y a des charbonnages grossiers sur les murs. Un poète du lieu chante des chansons à ces clients bizarres qui écoutent et n'entendent pas. Ah! ce cabaret de la rue des Anglais! Un coin de maladrerie parisienne, une antichambre de l'hospice et de la prison. On l'appelle le *Père Lunette* je ne sais pourquoi; peut-être tout simplement parce qu'il y a sur la porte vitrée qui sert d'entrée une paire de lunettes peintes. Le père Lunette, le patron, s'est d'ailleurs retiré ou il est mort, et c'est sa fille qui tient l'établissement. L'autre soir, le sang y a coulé. Un forcené s'est jeté avec un tranchet sur la patronne, il l'a frappée, puis, ça et là, dans le tas, il a cogné, fendant les chairs, ouvrant les crânes. Une boucherie dans une fosse aux bêtes brutes. Un garçon de l'établissement a assommé le meurtrier d'un coup de carafe et--chose sinistre--une fille, une fille hébétée, regardait tout cela, cette cohue, cette tuerie, en riant d'un rire bête. Alors le forcené l'a frappée. Elle n'a pas bronché. Blessée, elle riait toujours. On l'a emportée à l'hôpital à demi-morte. En vérité, je ne sais rien de plus effrayant dans la vie sauvage. Les impassibles féticheurs du Dahomey ne sont pas plus insensibles que ces être abrutis par l'alcool. Et c'est Paris! Et c'est un coin de Paris qu'on peut voir, à vingt minutes du boulevard des Italiens, en voiture. Ah! elle est factice, en réalité, notre civilisation! Grattez le policé, vous trouverez le gibier de police.

Il y a loin du cabaret du Père Lunette aux *petits salons* que nous offrent tous les ans les peintres, ceux-là, rue Royale, à l'*Épatant*, ceux-là, rue Volney, au Cercle Volney. C'est un peu toujours la même chose, mais c'est toujours intéressant. On entend à peu près les mêmes propos, à un an de distance, mais ils font toujours plaisir--aux peintres.

--Avez-vous vu le Carolus?... Et le Détaillé?... Où sont les Bonnat?... Tiens, Gérôme s'est peint lui-même. Il s'est peint sculptant; il se sculptera peignant, et nous y gagnerons un joli tableau et une jolie statue.

Au fond, ces exhibitions rassurent. Les maîtres meurent, mais les générations poussent, et l'art français reste solide. Les jeunes, Gervex, Friant, Muenier (a-t-il exposé, Muenier?) Doucet, donnent des œuvres hors de pair et promettent des chefs-d'œuvre. Jules Lefebvre nous charme toujours par ses féminités délicates, ce Jules Lefebvre qui remplacera Meissonier à l'Institut, si on ne lui préfère pas Puvis de Chavannes.--Et tandis que les petits salons de peinture s'ouvrent, les salons où l'on cause s'illuminent. On y a beaucoup parlé de la saisie des bagages de la Patti à Berlin. On a perdu un lundi gras chez la marquise de Blocqueville, prise par l'*influenza*; mais, ce même jour, Mme Anaïs Ségalas avait l'idée de faire jouer chez elle le *Pater de Coppée*. A quand *Thermidor*? De Nice, les dépêches les plus fleuries nous arrivent, constatant le succès des *Troyens* de Berlioz et du carnaval méditerranéen. Ah! que j'aurais volontiers applaudi cette *Chute de Troie* et cette fête des roses! Mais ne quitte point Paris qui veut. Et je m'en console.

RASTIGNAC.

ROME CAPITALE

--«Ah! si vous aviez vu Rachel!» ont accoutumé de s'écrier les barbons qu'on rencontre au Théâtre-Français un soir de belle première. «Eh! non, nous ne l'avons pas vue, étant nés trop tard, fort heureusement, ripostons-nous avec impertinence. Mais aussi, nous pourrions dire à nos neveux: «Ah! si vous aviez vu Sarah Bernhardt!»

Nous avons raison, parce qu'il n'y a pas d'hommes, et encore moins de comédiens nécessaires. Faute d'un moine, le couvent ne chôme pas. Mais

quand les gens qui ont vécu dans la Rome Pontificale disent aux nouveaux-venus:--«Que ne l'avez-vous connue il y a vingt ans!» c'est autre chose, et il n'y a pas de quoi rire. Rome est une ville unique, qui ne peut pas être remplacée. Ce n'est même pas une ville: c'est la ville, l'*Urbs*.

«Rome n'appartient pas à l'Italie, me disait l'autre jour un grand artiste qui a la religion de la Ville Éternelle, et que je ne nommerai pas, crainte que l'odieuse politique s'empare de ce propos pour en dénaturer le sens; elle appartient au monde.» Ce caractère extra-national et super-humain, elle le conservait intact sous la grande ombre du Saint-Siège, abstraction spirituelle, universelle et sacrée. Elle l'a perdu le jour où, en entrant par la brèche de la porte Pie dans la capitale de l'Occident, berceau du monde moderne nourri avec les deux jumeaux par la louve du Palatin, les bersagliers piémontais en ont fait la vulgaire capitale d'une monarchie constitutionnelle.

C'était sans doute fatal, mais c'est triste. En s'emparant de Rome, dans leur ambition après tout légitime de se mettre cette couronne au front, qu'en ont fait les Italiens? Ou, plutôt, que sont-ils en train d'en faire, car ce n'est pas en moins d'un quart de siècle qu'on bouleverse une ville édifiée sur les ruines superposées depuis trois mille ans des rois et de la République, des césars et des barbares, du moyen-âge féodal et de la Renaissance princière, du paganisme effondré dans les magnifiques corruptions d'une décadence monstrueuse, et de la splendeur apostolique née du sang des martyrs.

La psychologie de l'impression première donnée par Rome est curieusement compliquée. On a beau s'efforcer de tout oublier pour devenir l'être purement sensationnel que doit être le voyageur sincère, comment réussirait-on à s'affranchir absolument de l'obsession des souvenirs classiques, de la tyrannie de l'idée littéraire, préconçue et impersonnelle, imposée par les lectures, de la violence exercée sur l'esprit par l'éducation artistique? Qu'est-ce qui vaudrait le mieux, être très naïf ou très raffiné? Je ne crois guère à la justesse d'impression de l'innocence intellectuelle; d'autre part, une préparation trop complète entrave la liberté du jugement. Le mieux, j'imagine, est encore l'extrême raffinement,--ce raffinement excessif que les sages appellent de la perversité d'esprit--car c'est l'état d'âme qui est le plus susceptible de naïveté intelligente.

Seulement on est très malheureux. Quand, arrivant à Rome de l'intérieur de l'Italie, au sortir de la montagne où l'on a longé le Tibre encaissé entre des pentes escarpées couronnées de vieilles villas semblables à des bastilles, on débouche brusquement dans l'immense plaine aride et déserte, coupée de marécages, déroulant indéfiniment vers la mer son tapis jaune et brun, vaguement marbré de vert-de-gris par des haies de pâles roseaux et des bouquets de grêles eucalyptus, et qu'on aperçoit vers l'horizon très clair la coupole de Saint-Pierre trouant le grand ciel bleu, on se sent positivement ému. Est-ce factice, est-ce sincère, *chi lo sa?*

A coup sûr, on est remué dans ses entrailles intellectuelles, et si bien remué que les horreurs d'une gare ne parviennent pas à faire baisser le baromètre de l'exaltation. On roule enfin dans Rome, les yeux ouverts comme des portes cochères--et jusqu'à destination on ne voit que de larges voies «à l'instar», traversées par de petites rues noires et fort laides, et partout des plâtras tout frais, des briques s'amoncelant jusqu'aux nues, des moellons sur lesquels grincent les outils du tailleur de pierres, des crépis blafards, des badigeons jaunâtres, des enduits jus de carotte ou chocolat--un vaste chantier de constructions.

Sans doute, puisque la population augmente, il faut bien lui bâtir des maisons. Mais pourquoi augmente-t-elle? Les Italiens ne pouvaient-ils laisser Rome aux Romains? Être Romain n'est pas être citoyen d'une ville, mais d'une nation. Appelée au tableau noir de l'école primaire pour y écrire son nom, une petite Transtévérine de six ans traça orgueilleusement ces mots significatifs: «Clélia, Romana». Que viennent faire ici ces envahisseurs étrangers, terrassiers du Piémont et maçons de Lombardie, marchands florentins, journalistes et politiciens napolitains et siciliens? L'enceinte de Rome, ce vieux mur du pape Honorius, en briques sanglantes égratignées de crevasses, avec ses portes couronnées d'inoffensifs créneaux en ruines, enferme un espace qui suffirait à une population de deux millions et demi d'habitants. Ils y sont 330,000, une centaine de mille de plus qu'en la dernière année du pouvoir temporel. C'est déjà trop.

Cette incomparable majesté, cette personnalité superbement impérieuse, ce charme subtil qui conquiert les cœurs les plus rebelles, Rome, en effet, les doit pour une forte part aux aspects solennellement mélancoliques des collines désertes de l'Aventin et du Célius, du sommet du Janicule, des pentes du Vatican, où, dans une paix mystique et un hautain silence, des allées solitaires

fuient entre les hautes murailles hérissées de cactus des vignes et des jardins, des couvents et des hospices, que dominant un palmier isolé, planté des mains de saint Dominique, le dôme vert intense d'un grand pin parasol, ou un groupe funèbre de noirs cyprès.

De place en place se dresse un de ces beaux campaniles romains, svelte tour carrée en briques où s'enchâssent des fragments antiques ou bien des plaques de marbres de couleur, ajourée de plusieurs étages d'arcades en plein cintre s'appuyant sur de frêles colonnettes accouplées. C'est une église, dont la chétive façade nue, accostée d'un porche indigent, cache une nef fastueuse et vénérable, où les papes Anaclet et Symmaque ont tenu des consistoires. Devant l'antique autel où l'impératrice Eudoxie et sainte Hélène, mère de Constantin, ont reçu la communion, prient au pied d'une naïve madone ombrienne ou d'un christ byzantin à la face brune, quelques *popolane* aux yeux brillants sous le mouchoir jaune ou rouge qui recouvre leur lourde chevelure d'un noir bleu, tordue en nœud sur la nuque, et des gaillards trapus, nerveux, basanés, à mine de forbans, agenouillés dans leur feutre pointu.

*

**

Si l'on en sort à l'heure infiniment douce du crépuscule, quand l'Ave Maria sonne aux 365 clochers de Rome, sans qu'aucune autre rumeur de la ville parvienne en ces retraites, hantées seulement par les rares ombres enfroquées de quelques moines bruns, blancs ou noirs, qui regagnent leurs cellules, tandis qu'à l'extrémité d'un *vircolo* poudreux, un pan de ciel s'allume aux lueurs du soleil couchant--alors on respire bien l'atmosphère conventuelle et méditative de la cité pontificale, on est transporté aux temps évanouis de la grandeur apostolique, on est à Rome enfin. Le jour où ces adorables églises primitives, demi-dévotées, demi-païennes, seraient encastrées dans les alignements bêtes d'une ville moderne et bourgeoise, leur charme serait dissipé, leur parfum évaporé. Elles ne seraient plus que des musées de bibelots sacrés.

Le délire embellisseur a déjà fait bien du mal. Naguère, une grande place herbue et ombragée de yeuses tortues s'étendait, déserte et superbe, devant la basilique constantinienne de Saint-Jean de Latran, en descendant vers les imposants fragments des aqueducs de Claude enclavés dans des jardins, la porte Asinaria et l'église Sainte-Croix de Jérusalem, sanctuaire de précieuses reliques, derrière laquelle s'arrondit l'immense anneau de briques de l'antique amphithéâtre Castrens. Aujourd'hui la perspective en est coupée brutalement par un énorme «bloc» à l'américaine d'affreuses maisons à six étages, lavées de jaune sale, récemment construites sur les terrains de la villa Massini, à côté de l'annexe du palais pontifical de Latran où est renfermée la *Scala Santa*, vingt-huit degrés de marbre du palais de Pilate à Jérusalem, qu'en souvenir du Sauveur qui les a gravis, on ne monte que sur les genoux.

Et au pied du palais Vatican, déshonorant la cité Léonine, le saint des saints du domaine pontifical, ce beau quartier tout battant neuf, disposé bien géométriquement dans les anciens *Prati del Castello*, qui jadis verdoyaient le long du Tibre, sous la grande ombre rébarbative du château Saint-Ange. Et ces travaux de régularisation du fleuve inconstant qui, en expiation de ses débordements passés, roule maintenant ses eaux glauques dans un lit élargi de moitié, entre les plus belles murailles blanches et lisses, aux ravalements irréprochables, dont jamais entrepreneur de bâtisses ait eu à se glorifier. Encore cette substitution d'un honnête canal aux berges plates, à un fleuve tumultueux baignant les noires substructions du vieux *borgo* riverain de Ripetta, se justifie-t-elle par des préoccupations humanitaires. Mais pourquoi balafrer le Tibre de nouveaux ponts Garibaldi et Umberto, d'un style si déplorablement vulgaire? Pourquoi une passerelle tubulaire étale-t-elle son vilain profil au pied du môle d'Adrien? Elle est provisoire, soit, mais le pont de pierre neuve destiné à la remplacer est-il bien nécessaire, car personne n'y passe? Et là-bas, près de l'île San Bartolommeo, les vieux hermès à double face du pont Quattro Capi, qu'on n'a pas encore démoli, font la grimace à la belle voûte blanche dont on a coiffé la noire embouchure de la Cloaca Maxima de Tarquin.

C'est une belle chose que le pittoresque, disent les Romains; mais nous avons nos affaires et nos plaisirs, et nous voulons circuler à l'aise chez nous. D'accord. Toutefois ces affaires sont peu de chose, et la parlotte du soir sur la place Colonna, au café Aragno ou au pied de la colonne Antonine, suffit à y pourvoir. Aussi n'ont-ils pas encore osé mettre à exécution le projet d'un pont jeté par-dessus le Forum pour faire communiquer le Capitole avec l'Esquilin, afin que Jupiter Capitolin sans doute puisse aller visiter la Notre-Dame-des-Neiges à Sainte-Marie-Majeure. Une municipalité qui timbre jusqu'à ses tombereaux de boueurs du chiffre superbe S. P. Q. R. devrait pourtant respecter le berceau du sénat et du peuple romains. C'est trop qu'elle ait râclé

le Colisée comme une carotte, dépouillant le colossal squelette fauve de sa flore légendaire, qui habillait si gentiment l'austère travertin rougi du sang versé en ce lieu cruel.

Il y aussi l'hygiène, au nom de laquelle se commettent bien des crimes. Cette fameuse fièvre dont on parle toujours et qu'on n'a presque jamais, on espère la chasser en perçant de larges voies comme la Via Nazionale et le Corso Vittorio Emanuele, où l'âpre soleil pénètre si librement que les passants y grillent tout vifs et que personne ne veut habiter ces fournaises. Ils l'auront quand même, leur spectre morbide qui plane tout à l'entour, sortant du tuf spongieux des plaines du Latium et des Maremmes, où croupit et se corrompt l'eau des pluies, du fleuve, des infiltrations empoisonnées des marais Pontins. Pensent-ils que cela lui fasse peur, qu'on ait rasé le Ghetto, ce soi-disant foyer d'infection où l'on ne se portait pas plus mal qu'ailleurs? Il est vrai qu'on est moderne et libéral, et qu'on veut effacer jusqu'aux vestiges matériels de l'injuste et tyrannique servitude qui pesait sur le peuple d'Israël, et, après tout, ce sont seulement quelques motifs de moins pour les peintres. Le pauvre portique d'Octavie toutefois, qui se présentait si bien, enclavé dans de vieilles constructions encrassées et incohérentes, semble aujourd'hui une épave ridicule, ainsi nu et isolé dans un grand espace de terre jaune toute bossuée.

*
**

Jusqu'où ira cette rage destructive? Il faudrait tout jeter bas pour faire de Rome quelque chose comme une de nos belles préfectures de première classe. Supprimera-t-on ces amusants boyaux sombres et tortueux, comme celui au nom significatif de rue des Boutiques-Obscures, aux alentours du Panthéon, où des vaches ruminent dans la fraîcheur d'étables ouvertes, devant lesquelles passent au pas les modernes omnibus? Puis, à un tournant, on se trouve en présence de superbes morceaux antiques comme les *colonacce* du temple de Minerve, sous le fastueux entablement desquelles un boulanger cuit son pain, comme l'*arco de Pantani*, pratiqué dans le formidable mur en péperin gris du temple de Mars Ultor, débris du forum d'Auguste, comme les arcades plus noires que la suie et à demi-enfouies sous les dalles du pavé du théâtre de Marcellus, dont les voûtes surbaissées sont occupées par des savetiers, des chaudronniers et des *osterie* basques. Ou bien on trébuche sur des souvenirs tels que la roche Tarpéienne et la prison Mamertine, ou bien encore sur des fragments du mur de Servius Tullius, dont les rudes et indestructibles assises de blocs de tuf sans ciment se retrouvent par tronçons en maints points de la ville. Démolira-t-on le palais à façade couturée et lépreuse de Lucrece Borgia, près le palmier du couvent des Maronites, et celui, sanglant et lugubre, de la triste Béatrice de Cenci? Non, car les Romains tiennent aux débris de leur passé, et ceux qui n'y tiendraient pas n'oseraient l'avouer, crainte du mépris des étrangers. Alors quelle figure ferait tout cela au milieu des rues de Rivoli et des boulevards Malesherbes que, d'ailleurs, ils n'ont pas d'argent pour construire?

Car c'est là qu'on trouve de quoi espérer. Comme tout le trop neuf royaume d'Italie, la jeune Rome a eu plus grands yeux que grand ventre. Si sobres qu'ils soient, nos voisins ultramontains commencent à être las de s'arracher les morceaux de la bouche pour des dépenses de parade. L'aspect lamentable de certains quartiers en ruines avant d'être achevés, comme celui qui borde les murs entre les portes Pia et Salara, donne à penser que le mouvement funeste est enrayé. Que ceux qui n'ont pas encore fait le voyage profitent de cette trêve pour voir encore l'ombre de la Rome de Goethe, de Chateaubriand et de Mme de Staël.

MARIE-ANNE DE BOVET.



**M. LÉON DAUDET D'après une
photographie de la maison
Tourtin.**



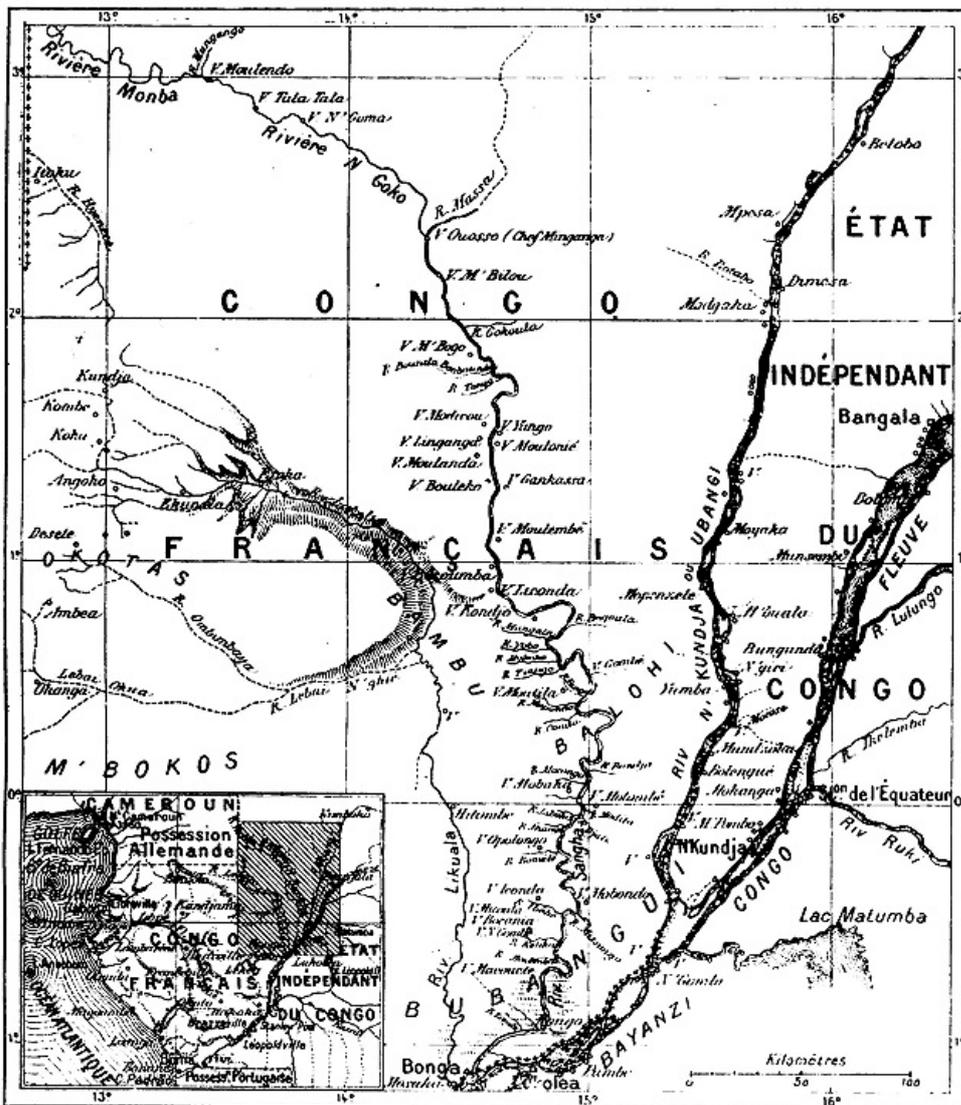
**Mlle JEANNE HUGO D'après une
photographie de la maison Nadar.**



**THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.--Célébration du centenaire d'Hérold:
le couronnement du buste.**



L'accident de Montigny, sur la ligne de Saint-Just à Péronne, chemin de fer du Nord.--D'après une photographie de M. Souillard, de Péronne.



Carte de nos possessions du Congo.

EXPLORATION DES RIVIÈRES SANGHA ET

N'GOKO DANS LE CONGO FRANÇAIS

Au mois de décembre 1889, M. Cholet, administrateur colonial, recevait à Brazzaville l'ordre d'aller faire un voyage d'exploration dans la rivière Sangha, affluent du Congo.

J'étais alors à Comba, sur le point de rentrer en France, quand je reçus de M. Cholet une lettre dans laquelle il me demandait de l'accompagner dans ce voyage, et de pousser une reconnaissance vers Manyanga, en me rendant à Brazzaville.

Malgré mon vif désir de revoir les miens que j'avais quittés depuis près de quatre ans, cette proposition me souriait tant, j'étais si sûr de réussir avec un chef,--je devrais dire un ami--si énergique et si vaillant, que je me hâtais d'accepter.

Je quittai Comba le 6 janvier. Le 10 j'étais à Manyanga et le 22 à Brazzaville.

Des retards imprévus, un accident survenu à l'un de nos bateaux, dans la tempête du 9 janvier, les préparatifs d'un voyage dont on ne pouvait connaître la durée, ne permirent à l'expédition de quitter Brazzaville que le 19 février.

Ce jour-là, nous serrions avec effusion la main de MM. Gaillard et Thiriet, et, accompagnés de leurs vœux de succès, nous commençons notre voyage qui devait durer quatre mois.

Pendant quatre mois, nous devons vivre à bord d'une chaloupe à vapeur de 9 mètres de long sur deux de large, et partager cet espace si restreint avec les 9 hommes qui composaient notre équipage, et auxquels nous adjoignîmes, quelques jours plus tard, trois indigènes Bafourous qui devaient nous servir de guides et d'interprètes.

Après un court séjour à Lizzanga, poste situé au confluent de l'Oubangui et du Congo, et à Bonga, ancien poste de l'ouest africain, à l'embouchure de la Sangha, actuellement occupé par une factorerie française, nous partions à l'aventure dans cette rivière Sangha--citée par Jacques de Brazza, relevée pendant quelques milles par M. le capitaine de frégate Rouvier en 1886--par conséquent inconnue, mais soupçonnée devoir être un centre commercial des plus importants.

La Sangha, qui remonte constamment au nord, est large d'au moins 1 kilomètre pendant la plus grande partie de son cours. Elle est encombrée d'îles et de bancs de sable; ses rives sont peu élevées. Les villages, dans la partie basse, ne sont point situés sur les rives, mais assez loin dans l'intérieur, sur des ruisselets ou marigots, que les indigènes remontent en pirogues, au milieu d'un fouillis presque inextricable d'arbres renversés, de lianes et d'herbes assez épaisses pour ne laisser à leurs embarcations que la place strictement nécessaire à leur passage.

Ce besoin de se mettre à l'abri et de profiter des défenses que la nature leur a généreusement fournies, a été suggéré aux indigènes par les fréquentes incursions de leurs peu loyaux voisins, les gens de Bouga, d'Irebou et de Vigombé, qui plusieurs fois sont venus brûler les villages, détruire les plantations, et faire des razzias d'hommes et de troupeaux.

Ces indigènes sont d'un naturel paisible, beaucoup plus commerçants que guerriers, et nous n'avons jamais eu à nous plaindre de nos rapports avec eux.

A peine avons-nous dépassé le point atteint par M. Bouvier, que nous nous crûmes arrivés au terme de notre exploration.

A un tournant de la rivière, nous la vîmes complètement barrée par des masses noirâtres, que nous primes de loin pour un long banc de roches.

Heureusement la crainte était plus grande que le mal, et, cette fois encore, notre pavillon devait flotter plus haut, sur cette terre d'Afrique, où tant de hardis et dévoués pionniers sont morts, victimes du devoir et jalons précieux d'une civilisation que la France tiendra à honneur de porter toujours plus loin.

Quand nous fûmes plus rapprochés de ces prétendus écueils, le bruit de l'hélice et de la machine les réveillèrent tout à coup. C'était un troupeau d'hippopotames, faisant la sieste sur les bancs de sable, au beau soleil de midi.

Un millier de ces pachydermes, surpris dans leur sommeil par des visiteurs inconnus, montrèrent plus d'étonnement que de crainte, et la prudence seule nous empêcha de leur envoyer quelques balles: car mis en fureur ils eussent bientôt fait de chavirer notre frêle embarcation.

Peu à peu ils se décidèrent à nous céder la place, et nous pûmes enfin doubler ce bancs de roches vivantes.

Quelques jours plus tard, notre bateau mouillé à la rive, je partis en pirogue pour en chasser une troupe moins nombreuse, que nous avions vue à notre passage, et je fus assez heureux pour en tuer un d'une taille des plus respectables.

Notre équipage fut ravi de cette aubaine, car le noir, friand de tout ce qui se mange, est surtout gourmand de viande, et, quand il peut s'en procurer, il préfère se rendre malade que d'en perdre un morceau.

Le soir, de grandes claies avaient été établies, du bois coupé, la bête dépecée, et nos hommes, accroupis autour des feux, surveillaient la viande qui fumait lentement, en racontant leurs éternelles histoires, où la femme, cette cause de toute querelle--chez eux--joue toujours le plus grand rôle.

Peu à peu les villages se rapprochèrent du bord de la rivière, sur les limites du pays des Bousindés et dans celui des Basanghas.

Chez ces derniers, les villages sont même presque tous construits dans des îles.

Les habitants sont toujours en pirogues, leurs plantations étant situées sur la terre ferme et, en général, peu éloignées des rives.

Partout nous reçûmes un accueil des plus empressés.

C'était à qui nous apporterait des vivres et objets de toute sorte pour recevoir en échange nos tissus, perles et boutons en porcelaine bleue ou blanche, qui avaient un succès étonnant.

Tous les chefs de village se hâtaient de venir à notre rencontre, et, désireux d'entrer en relations commerciales directes avec les Européens, afin de ne plus être exploités par leurs intermédiaires, nous demandaient de venir fonder des postes chez eux.

Nous leur expliquions alors le but de notre visite; nous leur lisions le traité qui devait nous engager réciproquement, et, confiants dans notre bonne foi, ils apposaient avec joie sur le papier un paraphe plus ou moins quelconque qui devait représenter leur signature.

Une fois cependant, au village Gaukassa, le chef Mangoundou, remarquable par sa corpulence, qui n'a d'égale que sa bêtise, refusa de signer le traité, bien qu'enchanté des bons rapports qu'il savait devoir en résulter.

Pour lui, toucher la plume était fétiche, et rien ne put le décider à signer, persuadé que s'il le faisait il ne tarderait pas à mourir; et il fallut que son frère, plus intelligent et moins peureux que lui, le remplaçât en cette affaire.

Quelques jours plus tard, nous arrivions au village Ouosso, qui devait être le terme de notre voyage dans la Sangha.

Il nous fut en effet impossible de monter plus haut, l'état des eaux ne permettant pas même à notre légère embarcation de franchir les nombreux bancs de sable qui semblaient se multiplier à mesure que nous avançons.

Force fut donc de nous arrêter.

Ouosso est un grand village, bâti dans une île complètement découverte, où nous avons rencontré les plus belles et les plus grandes constructions qu'il nous ait été donné de voir en Afrique.

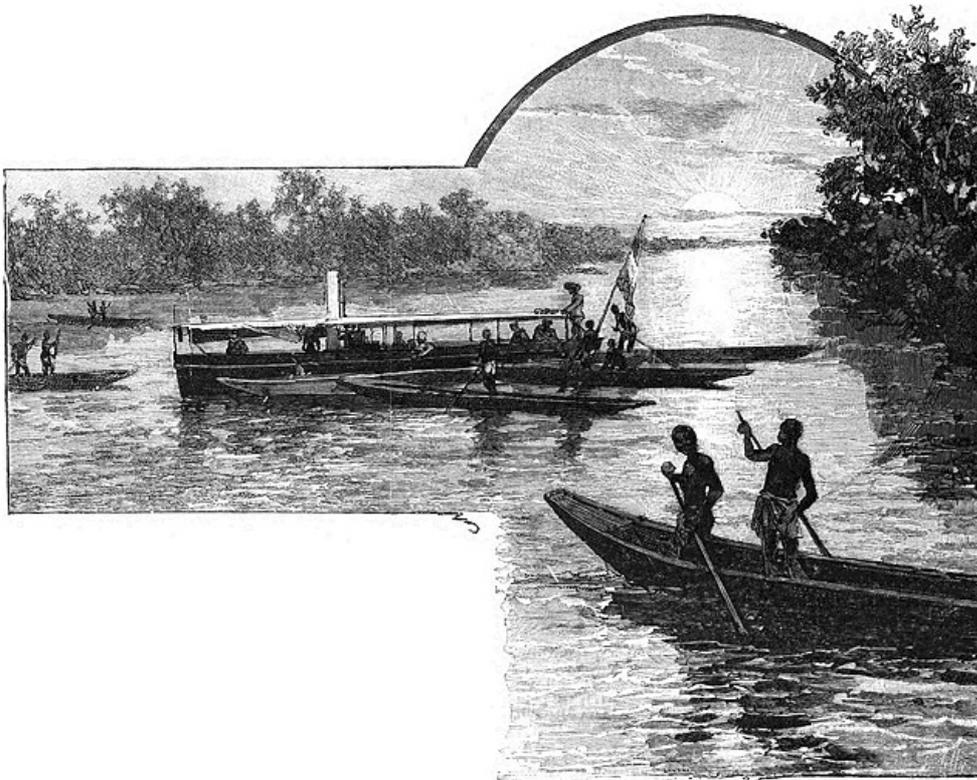
La case du chef Minganga ne mesure pas moins de quarante mètres de longueur sur vingt-cinq mètres de largeur et sept à huit de hauteur.

Deux portes s'ouvrent aux deux extrémités; les bas-côtés sont disposés en forme de loges dans toute la longueur de la case.

Chacune de ces loges est habitée par un ou plusieurs membres de la famille du chef qui, lors de notre passage, possédait à lui seul soixante-trois femmes.

Au milieu de cette grande case s'en élève une autre plus petite, dont la ressemblance avec les baraques de saltimbanques m'a vivement frappé.

Tout cela est sculpté, peint, agrémenté de dessins de toutes sortes, de couleurs assez variées, et ne rappelle en rien les ignobles huttes de certaines peuplades qui ne sauraient vivre, paraît-il, sans vermine et sans fumier.



La navigation du «Ballay» sur la Sangha.

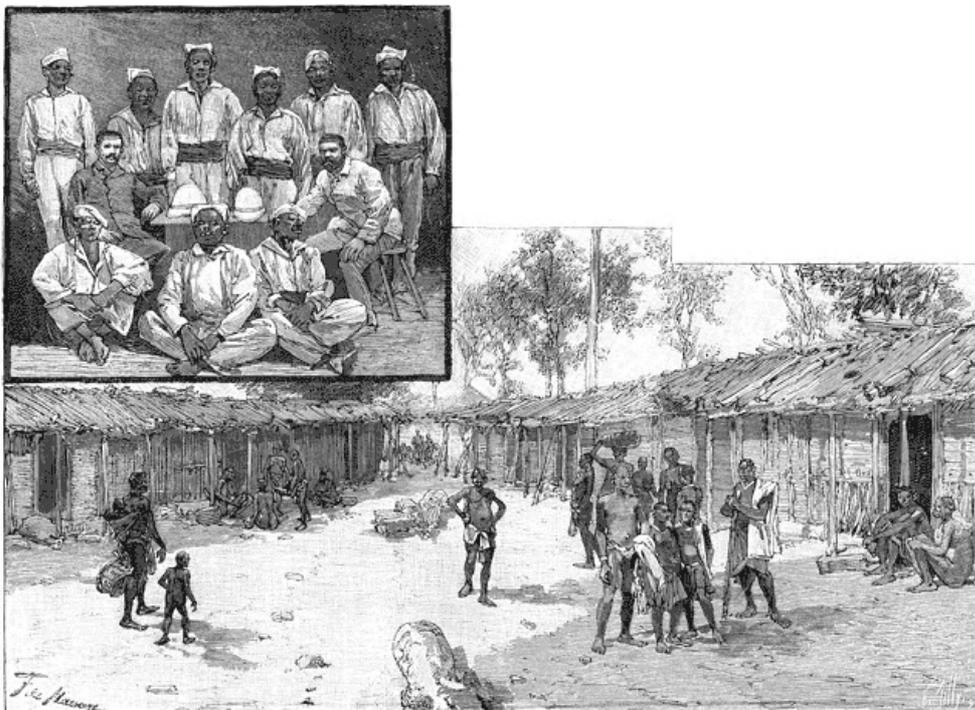
Deux jours après notre arrivée à Ouosso, nous étions les meilleurs amis du chef Minganga et de son frère Mondobéka, avec lesquels nous eûmes de longues conférences.

Minganga est un chef influent et respecté bien qu'il soit le plus grand ivrogne qu'on puisse voir. Son village est le centre d'un commerce d'ivoire considérable. Malheureusement ce commerce est accaparé par les gens de Bouga et de Bolobo, qui viennent en pirogues acheter l'ivoire dans ces parages, pour aller le revendre sur le Congo, d'où il prend, en majeure partie, la route de l'État indépendant.

Il est donc à souhaiter qu'on établisse le plus tôt possible des postes en ce pays, de façon que les commerçants puissent traiter directement avec les Barangas et profiter du gain que, jusqu'à ce jour, ont fait sur eux tous les traitants auxquels ils sont forcés de s'adresser.

Une industrie qui paraît primer toutes les autres au village Ouosso est la fabrication de bracelets en cuivre qui servent presque exclusivement de monnaie d'échange.

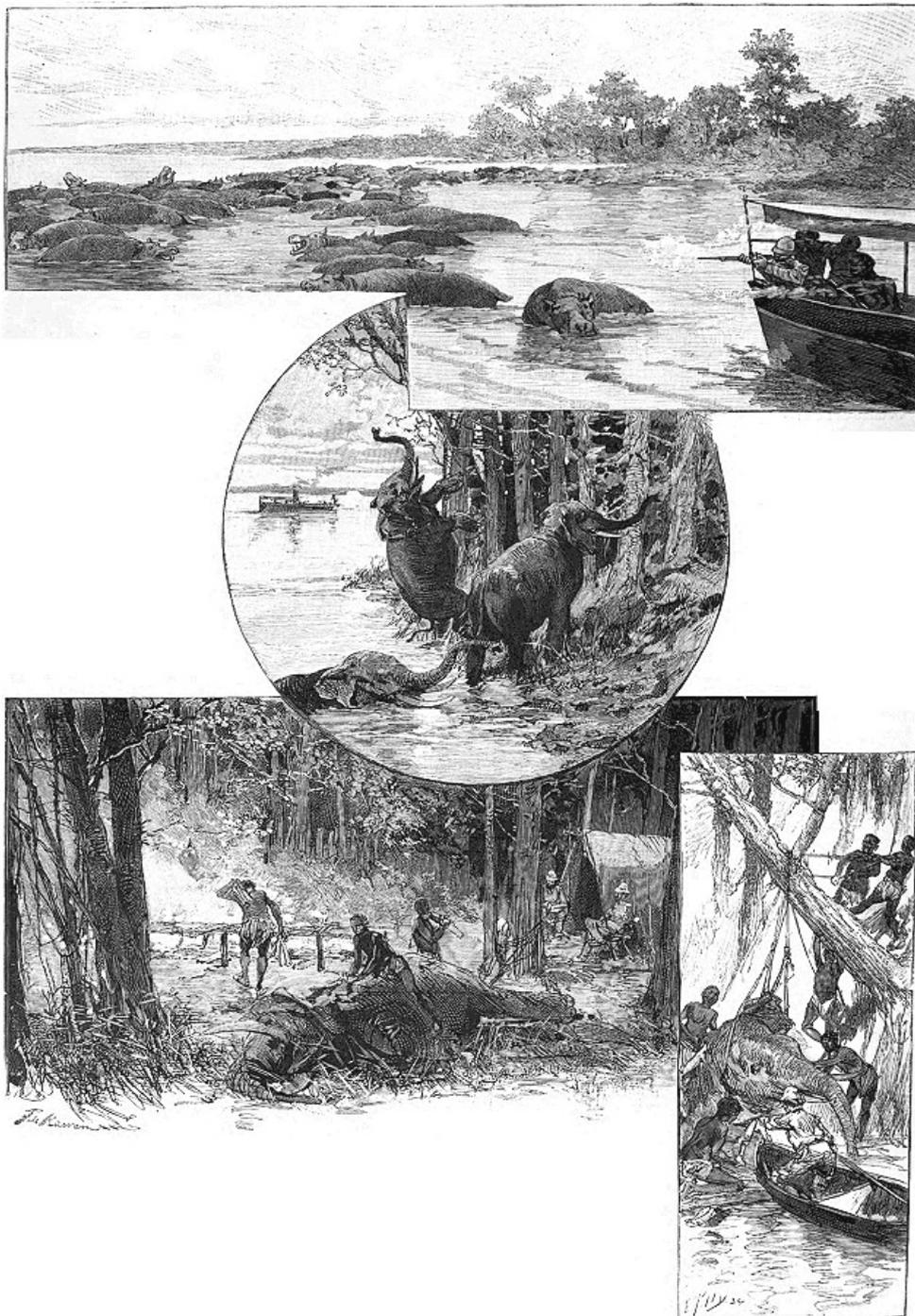
Minganga, ayant à sa solde plusieurs forgerons, les emploie à ce travail qui doit être pour lui la source d'un assez beau revenu.



LE CONGO FRANÇAIS.--1. L'équipage du «Ballay».--2. Intérieur du village de Bassangha.

C'est avec les barrettes de laiton que les Européens leur vendent que les indigènes fabriquent ces bracelets.

Pour cela, ils fondent dans un creuset en terre une assez grande quantité de ces barrettes, font un moule dans le sable au moyen d'une baguette qu'ils y appliquent et en retirent aussi délicatement que possible, puis coupent le métal dans cette rainure qui peut avoir environ 60 centimètres de longueur.



1. La Sangha barrée par les hippopotames.--2. Chasse à l'éléphant.--3. Dépeçage et séchage de la viande.--4. Décapitation de l'éléphant.

Évidemment, le métal ainsi fondu est plein de bavures, mais, à force de le marteler, les ouvriers arrivent à obtenir une tige parfaitement polie, pointue à ses extrémités allant en grossissant graduellement jusqu'en son milieu.

Il ne leur reste plus alors qu'à rouler cette tige en trois tours environ pour terminer leur travail.

D'autres industries occupent d'autres ouvriers du grand chef. Les uns fabriquent des pagaies pour la flotte de pirogues qui entoure le village; les autres vont chercher le vin de palme dont Minganga est si friand et dont il boit de telles quantités qu'il est dans un état d'ivresse absolue pendant les trois quarts de la journée.

Ceux que ces travaux n'emploient pas s'en vont de temps à autre à la pêche ou à la chasse, pendant que les ménagères, portant leurs enfants attachés sur le dos, vaquent aux soins intérieurs ou s'en vont travailler dans les plantations.

Pauvres ménagères! leur vie ne me fait pas l'effet d'avoir beaucoup d'attraits, et leur sort est certainement des moins enviables. A part quelque sultane favorite, toutes travaillent comme des bêtes de somme, sans penser sans doute à la veille ni au lendemain, sans manifestation extérieure de peine ou de plaisir. Mais qu'importe!

Ignorant un autre genre de vie que celui



Type de guerrier.

qu'elles mènent, elles vivent comme ont vécu leurs mères, comme vivront leurs filles, si la civilisation ne vient pas, en leur créant d'autres besoins, leur relever le moral et leur développer l'intelligence.

Les gamins du village, négrillons de trois à dix ans, alléchés par les petits cadeaux de perles, boutons, clous dorés, que nous leur donnions, devinrent bientôt très familiers.

Un jour, voulant sans doute nous remercier de nos attentions délicates à leur endroit, ils dansèrent devant nous la danse des enfants.

Nous voilà donc, assis sous une pailote, entourés d'une foule énorme admirant ce jeune corps de ballet.

Les danseurs, rangés sur une seule ligne, sans jupes de gaze ni falbalas, sautant d'un pied sur l'autre, bien en mesure, et avec autant de bruit que possible, chantent un refrain plus ou moins monotone, alterné de quelques couplets hurlés par le plus brillant soprano de la troupe.

A chaque couplet ils accompagnent leur chant du bruit que font leurs mains frappées sur le haut de leurs cuisses, ce qui produit, tant pour l'ouïe que pour la vue, le plus singulier effet.

Je ne dirai pas que cette danse soit le divertissement le plus moral qu'on puisse rêver pour des enfants, mais on a tant prêché inutilement chez nous contre la valse qui--paraît-il--n'est pas morale, que

l'on peut bien laisser de jeunes sauvages danser à leur guise leurs pas accoutumés.

Le dimanche 4 mai, après une tentative infructueuse pour continuer notre voyage dans la Sangha, nous nous décidâmes à explorer la N'Goko, un de ses affluents dérivé droite, qui paraissait se diriger plus à l'ouest.

Cette rivière, le plus important tributaire de la Sangha, coule d'un cours assez rapide entre des rives généralement élevées et distantes d'environ deux cents mètres.

Ce n'est plus le pays uniformément plat, les rives sablonneuses et basses de la Sangha. Les rochers succèdent au sable et les montagnes aux plaines. Quelques-unes de ces collines atteignent jusqu'à trois et quatre cents mètres d'élévation et leur chaîne paraît suivre une ligne sensiblement parallèle au cours de la rivière.

De temps en temps on rencontre sur les bords de petites plaines herbeuses et marécageuses, séjour favori des hippopotames et rendez-vous des éléphants, bœufs, antilopes et autres animaux qui peuplent ces solitudes.

Car, à l'exception de trois villages, dépendant du chef Minganga et situés dans des îles du bas de la rivière, le pays, jusqu'au point extrême que nous avons pu atteindre, est complètement inhabité.

Mais quel merveilleux pays de chasse pour des amateurs moins pressés que nous de mener à bonne fin la tâche qui nous avait été confiée!

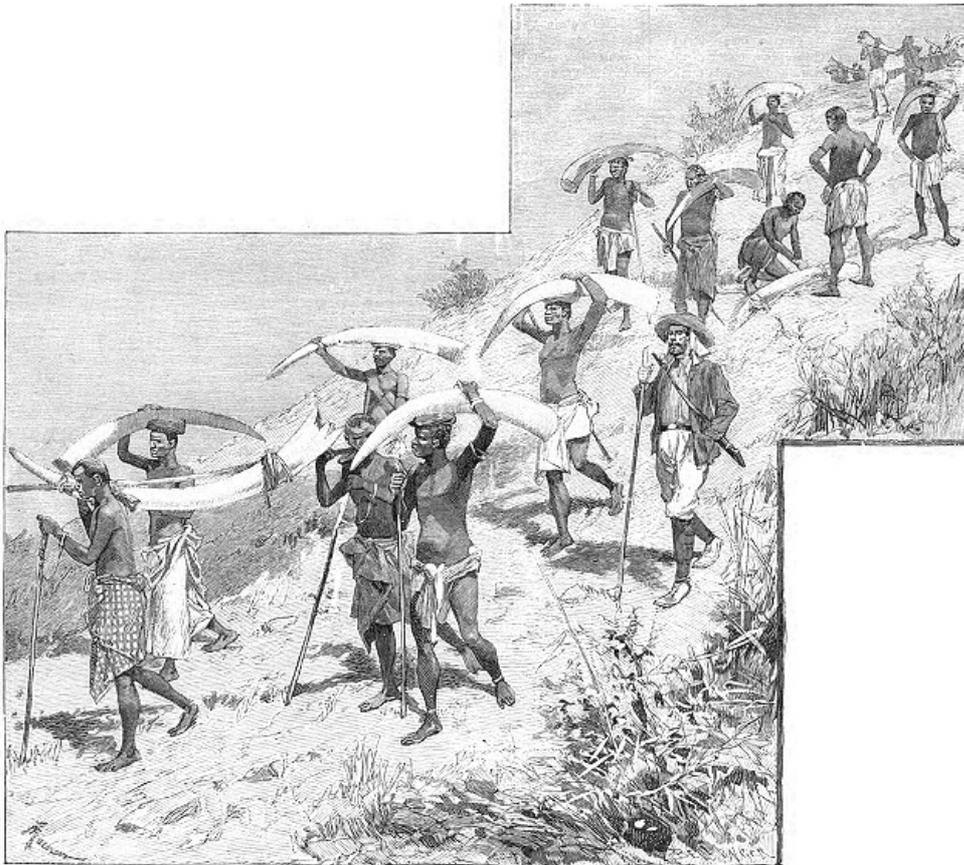
Le 13 mai, vers onze heures, après qu'un énorme caïman eût donné la chasse à notre chaloupe pendant deux ou trois minutes, nous aperçûmes un troupeau d'éléphants, surpris dans une île, qui se mettait à la nage pour regagner la terre ferme.

L'un de ces animaux, plus rapproché de nous que les autres, devint notre point de mire, et, au moment où il essayait en vain de remonter à la rive, une balle le frappant derrière l'oreille lui traversa la

cervelle et le renversa foudroyé dans la rivière.



Types de femme et d'enfant.



LE CONGO FRANÇAIS.--Une caravane de porteurs d'ivoire.

Nous eûmes toutes les peines du monde à le sortir de l'eau, pour lui couper la tête et prendre les défenses, qui malheureusement ne pesaient chacune qu'environ douze kilogrammes.

Deux jours après, au même endroit, nous donnions la chasse à deux autres éléphants qui, criblés de balles, se réfugièrent dans l'île. Nous nous mîmes à leur poursuite.

Les arbres, le sentier, les herbes où nous passions étaient couverts de sang, et nos vêtements blancs, au bout de quelques instants, étaient devenus complètement rouges.

Par intervalles nous rencontrions un grand espace où l'herbe était foulée et comme écrasée et où des arbustes jonchaient la terre, violemment arrachés; là, les énormes pachydermes avaient dû, dans leur fuite, s'arrêter un instant ou tomber de lassitude et de faiblesse occasionnées par la douleur et la perte de sang; de grandes flaques en effet se voyaient piétinées et ayant éclaboussé les herbes tout autour; puis la fuite reprenait reconnaissable à de larges trouées dans la végétation, formant des zig-zags, des allées et venues au hasard.

Évidemment les éléphants avaient été sérieusement blessés et cette idée activait l'ardeur de notre poursuite.



Réception dans une case, à Ouosso.

En dehors, en effet, du plaisir et des émotions que procure cette sorte de chasse, on y trouverait certainement un grand intérêt à cause des défenses de l'animal qui, suivant son âge et la qualité de l'ivoire qui les forme, sont quelquefois d'un très grand prix.

Chemin faisant nous nous rappelions toutes les histoires de chasses d'éléphants que nous avons lues ou dont nous avons entendu parler et des visions d'animaux blessés nous

traversaient la tête, qui devenus furieux par la poursuite se retournaient contre les chasseurs, les foulant aux pieds, les saisissant avec leur trompe, les lançant en l'air et les déchirant avec leurs défenses.

Mais nous en fûmes ici quittes pour la vision, nos blessés s'étaient cette fois pour tout de bon enfuis, se dérochant à nos poursuites, si bien que, lassés enfin et fatigués de notre course, nous les abandonnâmes sans chercher à les rejoindre.

Ce fut à regret, bien entendu, mais en définitive nous n'étions pas venus pour chasser, et cet agréable passe-temps nous retardait sans profit pour nos recherches et pour notre voyage. D'ailleurs, l'observation nous montra que les eaux paraissaient baisser et menaçaient de nous fermer la voie du retour; les vivres, par l'absence de villages, devenaient impossibles à se procurer,--car la viande seule ne suffit pas--aussi nous décidâmes-nous, bien à regret toutefois, à revenir sur nos pas.

Le jeudi 15 mai, nous commençons notre descente et abandonnons ce pays où j'espère bien retourner un jour poursuivre l'œuvre commencée.

Entraînés par le courant rapide de la rivière, nous étions de retour au village Ouosso dans la soirée du 19.

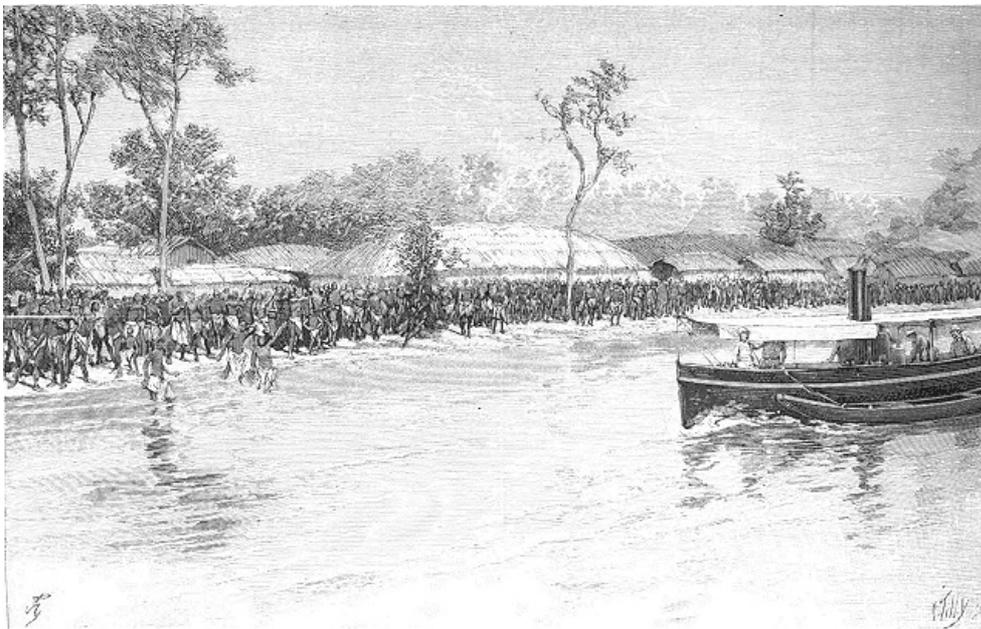
Enfin, après avoir encore tenté inutilement de remonter la Sangha, nous partîmes le 25 mai pour revenir à Brazzaville, laissant dans ce pays des indigènes heureux de nous avoir vus et nous faisant promettre de revenir bientôt.

Le 11 juin, après une navigation fort difficile dans le Congo, nous arrivâmes à Brazzaville, où nous fûmes reçus avec toute l'amabilité et l'affectueuse obligeance que nous devons attendre des bons amis que nous y avons laissés.

Quatre mois après nous étions de retour en France, après plus de quatre ans d'absence.

Puisse un nouvel effort, auquel je m'associerai encore avec joie, nous ouvrir définitivement un pays dont nous n'avons fait qu'entrevoir les richesses, et qui me paraît la route la plus sûre ouverte à un vaste champ d'exploration dans le nord!

R. POTTIER.



LE CONGO FRANÇAIS--Arrivée au village d'Ouosso.

LA MODE

La toilette de la jeune fille, pour les fêtes du soir, diffère très essentiellement de celle des jeunes femmes, surtout depuis quelques années, la note simple s'affirmant de plus en plus, et la jeunesse se faisant gloire de revenir à la «sainte mousseline», et à «la robe légère, d'une entière blancheur», parure de leurs aïeules.

De la gaze de l'Inde, du crêpe, du tulle: telles sont les étoffes consacrées. Parfois de la faille ou du crêpe de Chine, le tout très sobrement garni, jamais la véritable robe lourde, d'étoffe somptueuse, apanage des jeunes femmes et dont les premières tiennent place dans la corbeille de noces.

Je ne parle, bien entendu, que des jeunes filles au-dessous de vingt ans. C'est-à-dire jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans, les années de rajeunissement auxquelles a droit toute fille à marier s'effaçant, naturellement, de son acte de naissance. Passé cet âge, l'indécision devenant impossible, filles ou femmes s'habillent de même et toute distinction devient superflue.



La robe de jeune fille, donc, presque droite, selon la mode actuelle, est la plus modeste du monde. J'entends d'apparence, car la moindre robe de bal, pour une jeune fille élégante, coûte aujourd'hui cinq ou six cents francs. C'est-à-dire ce que leurs grand'mères payaient pour leurs plus riches toilettes!... La jupe est unie, froncée à la ceinture et faite de voiles superposés; ou bien drapée, au-dessus de l'ourlet, par des nœuds de rubans. Quelques touffes de fleurs rattrapant l'étoffe sont encore admises. Mais alors des fleurs très «jeunes», comme la primevère, l'égantier, le myosotis, la bruyère, le muguet, le lilas blanc, la marguerite ou le bouton de roses. Quant au corsage il se fait «à la Vierge», de même tissu avec grande ceinture nouée et manche bouillonnée; ou tout plat, en satin, avec gorgerette et manche assorties à la jupe. Dans les cheveux un simple ruban ou une touffe fleurie, selon que le corsage est

ornementé.

Mais, pour le corsage même, point de guirlandes, ni de traînes, ni de demi-guirlandes. Des piquets aux épaules, un bouquet à la ceinture, une branche sur le côté, enchâssée dans les neiges de la gorgerette, rien de plus. La coiffure, des plus sobres, presque une coiffure de matin, afin de laisser au visage toute sa jeunesse. En aucun cas, aucun bijou, sauf, aux oreilles, des boutons de perles pas trop gros, aux poignets des bracelets sans valeur, au cou, des perles très petites: plusieurs rangs, par exemple, en collier de chien, si l'on est par trop maigre et qu'il faille, à toute force, rompre la ligne.

Combien préférable, cependant, même quand un peu de sécheresse accentue les contours, cette absence de tout bijou qui laisse pure et gracieuse l'harmonieuse tombée des épaules, au-dessous de la nuque, sur laquelle les légers frissons, un peu dorés, jettent leur ombre claire, illuminant le satin de la peau bien mieux que les plus éclatantes pierreries. Cela va si bien à la jeunesse, la simplicité de la parure! Tout ornement exagéré l'écrase, et lui est une flagrante antithèse, partant ne lui sied en aucune façon.

D'ailleurs, si la maigreur de la jeune fille est un obstacle à la grâce du corsage décolleté, cet obstacle s'atténue tout naturellement à la réduction de l'échancrure qui doit se borner aux limites les plus chastes. Autant chez une jeune femme l'étalage d'une poitrine marmoréenne ou de riches épaules semble admis par les plus rigides, autant chez une jeune fille, qui jusqu'à son mariage doit demeurer en quelque sorte enveloppée de mystère, il devient une chose choquante et réprouvée.

Seules, dans un bal blanc, de jeunes rastaquouères oseront exhiber la «grande peau»; seules aussi elles porteront des robes trop riches, des bijoux prétentieux, perdant à cette exhibition de somptuosités toute la distinction native et l'élégance instinctive de leur jeunesse.

Le soir seulement de la signature du contrat de mariage, une jeune fille du monde revêt, avec la toilette pâle qui fait presque partie de la corbeille, un corsage plus ornementé et plus décolleté, agrafant à son cou et à ses oreilles des perles d'une valeur sérieuse, choisies parmi les cadeaux du fiancé. La toilette de contrat, en effet, moins essentiellement virginale que la toilette de mariée, est en quelque sorte la transition entre la toilette de jeune fille et la toilette de femme. Elle est généralement de couleur rose, le blanc étant réservé pour le mariage à l'église, le bleu pour la mairie. D'étoffe légère le plus souvent, telle que le crêpe ou la gaze. Cependant, en hiver, quelques jeunes filles portent au contrat de la faille, du satin, du crêpe de Chine ou toutes autres étoffes relativement peu épaisses. Jamais le velours ni le brocart. Rien de plus gracieux, pour une fiancée, que de la faille rose, garnie autour des épaules et au bord de la jupe d'un épais marabout de roses effeuillées. Ou bien des plumes ou une ruche déchiquetée, qui, moins coûteuses, remplissent presque le même effet. Des perles au cou. Dans les cheveux un pouff de roses ou une aigrette nouée de rubans.

VIOLETTE.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il n'y a que les enfants et les imbéciles qui ne pensent qu'au présent.

VOLTAIRE.

*
**

L'humanité ne peut arriver à la liberté que par une haute culture de l'esprit et à cette culture que par la liberté.

JEAN-PAUL RICHTER.

*
**

Nous devrions apprendre à mépriser ce qui passe par le peu de cas que nous faisons de ce qui est passé.

G. TOURNADE.

*

**

On juge mieux les gens d'après le choix de leurs loisirs que d'après leurs occupations.

PAUL MASSON.

*
**

L'incognito, fausse modestie des gens de ce petit monde, n'est qu'un moyen de se faire annoncer davantage.

E. VIVIER.

*
**

Nous ne dévorons plus les livres, nous les grignotons; et c'est surtout la faute de ceux qui nous font la cuisine.

AUGUSTIN FILON.

*
**

Il y a, de l'esprit d'une femme à celui d'un homme, la différence du rose au rouge.

SAINT-FOX.

*
**

La «raison du plus fort» est le vrai type de ces maximes que chacun flétrit et devant lesquelles tout le monde s'incline.

*
**

Il est dans le tempérament du Français de se moquer des femmes et dans sa destinée d'en être dupe.

G.-M. Valtour.



Buste d'enfant.



Femme couchée.



Ariane.



**Minerve
(fragment).**



**Hercule étouffant entre ses bras le
sanglier d'Érymanthe (fragment).**



Tête d'Auguste.



**NOUVELLES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES FAITES A
MARTRES-TOLOSANE.--Aspect actuel des fouilles. D'après les
photographies de M. Régnault, membre de la Société archéologique.**



AU CIRQUE D'HIVER 1-5. Les chiens savants.--6. Danseuse égyptienne.--7. Mort de Cléopâtre.--8. Antoine.--9. Pantomime anglaise.--10. Départ de Cléopâtre et d'Antoine.



La semaine parlementaire.-Les dernières séances qu'a tenues la Chambre avant de se séparer pour les vacances du carnaval ont été consacrées à l'examen de la loi sur le travail des femmes et des enfants dans les manufactures. Dans cette discussion, qui touche à une question sur laquelle tout le monde est d'accord, celle de la protection à accorder aux faibles, on a pu voir combien il était peu aisé de trancher, par des articles de loi, les difficultés que soulève la réglementation du travail. Certes, il n'y avait là aucun parti pris puisque on a vu l'un des orateurs les mieux écoutés de la droite, M. de Mun, apporter le concours de son éloquence au projet présenté par le parti républicain dans un intérêt démocratique et social. Mais, si l'entente était générale quand il s'agissait de poser les principes d'humanité qui doivent

présider à l'organisation d'une société civilisée, certaines objections, venues des membres de la gauche même, ont montré que, dans la pratique, l'application de la loi ira souvent à l'encontre de son but. Empêcher le surmenage, interdire dans certains cas le travail de nuit, c'est œuvre de charité, mais n'arrivera-t-il pas souvent que telle femme, contrainte par la nécessité de nourrir sa famille, demandera elle-même, comme une faveur, ce travail que la loi juge excessif pour elle? Il en résultera que ceux-là mêmes pour qui le parlement vient de légiférer chercheront à tromper les inspecteurs chargés de la surveillance des manufactures et feront tout leur possible pour échapper à la protection qu'on leur accorde comme un bienfait.

Quoi qu'il en soit, et par un sentiment qu'en somme on ne saurait blâmer, la Chambre a voté l'ensemble de la loi par 383 voix contre 74.

--Au Sénat, on a eu une interpellation de M. Fresneau «sur les usurpations commises par le conseil municipal de Paris.» En réalité, l'orateur, au lieu de s'en tenir à la question purement municipale, a fait une longue digression historique qui remontait jusqu'à la révolution, car aujourd'hui il n'est guère de discussion parlementaire où l'on ne parle des personnages de la révolution, comme s'ils étaient revenus au monde pour diriger la politique moderne, en sorte qu'on en arrive à voter, non pour ou contre le cabinet, mais pour ou contre Robespierre. Aussi le ministre de l'intérieur a-t-il eu beau jeu pour répondre à l'interpellation, et quand il a déclaré «qu'il s'en rapportait au Sénat, pour la conclusion à donner à ce débat dont il ne comprenait pas tout à fait l'objet», il était assuré du résultat final, c'est à dire du vote de l'ordre du jour pur et simple qu'acceptait le gouvernement.

--M. Jules Ferry a été nommé président de la commission des douanes, et à cette occasion il a prononcé un discours dans lequel il s'est efforcé de se garder de toute allusion politique. Toutefois ce discours, bien que purement économique, n'est pas passé et ne pouvait passer inaperçu. L'ancien président du conseil a joué un rôle politique trop important pour que l'opinion admette facilement que, rentrant dans la vie parlementaire, il se renferme strictement dans les questions techniques.

La réunion royaliste de Nîmes.--Depuis quelque temps, les royalistes avaient annoncé qu'ils allaient organiser à Nîmes une grande réunion dans laquelle M. le comte d'Haussonville prendrait la parole et tracerait le programme du parti.

Cette réunion a eu lieu dimanche dernier, 8 février. Il faisait à Nîmes un temps exceptionnellement mauvais; la neige tombait et le froid était vif. Malgré cela les délégués des départements étaient venus en grand nombre, et l'assistance était tellement compacte qu'on avait peine à pénétrer dans la salle.

M. Roux-Larcy, qui présidait la réunion, a donné la parole à l'orateur annoncé par ces mots, dont on peut apprécier la portée: «Le titre principal de M. le comte d'Haussonville à la confiance de cette assemblée, c'est d'être le confident de celui qui représente la tradition nationale héréditaire de la France.»

Il est impossible de donner ici même une analyse du long discours prononcé par M. le comte d'Haussonville, discours destiné à contrebalancer l'effet produit par les adhésions d'une partie de l'épiscopat français au gouvernement établi, et à prêcher la résistance.

M. le comte d'Haussonville a exprimé, en terminant, l'espoir que la France, «lassée des divisions des républicains, écœurée de leurs scandales, révolté de leurs injustices, se tournera vers la seule forme de gouvernement qui ne l'ait jamais trahie ni trompée; et pour cela, a ajouté l'orateur, il faut attendre et ne pas désarmer, car il n'y a qu'un seul jour où il soit permis de déposer les armes, c'est au lendemain de la victoire.»

Il sera curieux de voir si le cardinal Lavignerie jugera devoir répondre à une déclaration aussi nette et quelle sera sa réponse.

Italie: la crise ministérielle.--Après des négociations assez laborieuses, M. di Rudini a été chargé par le roi Humbert de constituer le nouveau ministère, qui a été ainsi composé:

M. di Rudini, président du conseil avec le portefeuille des Affaires étrangères; M. Nicotera, Intérieur; M. Colombo, Finances; M. Luzzatti, Trésor; M. Branca, Travaux publics; M. Ferraris, Grâces et Justice; Villari, Instruction publique; M. Chimirri, Agriculture et Commerce; général Pelloux, Guerre; M. Saint-Bon est désigné pour la Marine, dont l'intérim a été confié au président du conseil.

Espagne: les élections générales.--Les élections générales qui ont eu lieu en

Espagne le 1er février étaient faites pour la première fois sous l'empire de la nouvelle loi instituant le suffrage universel.

La Chambre se compose de 443 députés, élus pour cinq ans. D'après la loi du 26 juin 1690, le droit de vote est accordé à tous les Espagnols, âgés de vingt-cinq ans, jouissant de leurs droits civils et ayant deux ans de résidence dans la même commune. Chaque bulletin ne peut contenir qu'un nom dans les districts qui n'ont qu'un député, deux dans ceux qui en ont trois, trois dans ceux qui en ont quatre ou cinq, cinq dans ceux qui en ont sept et sept dans ceux qui en ont huit.

Sont élus ceux qui ont obtenu le plus de voix, la loi ne fixant pas de majorité absolue. Il ne peut donc y avoir ballottage que dans le cas où deux députés auraient obtenu le même nombre de voix dans un district où l'on ne doit élire qu'un seul député. Dans ces conditions, on comprend que si les partis d'opposition sont divisés et présentent chacun un candidat, toute coalition étant impossible, le candidat du gouvernement obtient facilement la victoire.

Le parti républicain, bien qu'il ait remporté, sur l'ensemble du territoire, un assez grand nombre de suffrages, n'a réussi à faire entrer à la Chambre qu'un très petit nombre de représentants. Par la raison que nous venons de dire, les tentatives de coalition qu'ils ont essayé de faire sur certains points avec les libéraux ont complètement échoué. D'ailleurs, M. Sagasta, désireux de réserver l'avenir et de se montrer, dans ce but, aussi bon monarchiste que M. Canovas del Castillo, a refusé systématiquement de s'y prêter. Républicains et libéraux ont donc fait campagne chacun de leur côté. Les premiers y ont sans doute un peu perdu, mais les seconds y ont gagné; en effet, leur alliance avec les républicains leur aurait certainement fait perdre, dans plus d'une circonscription, le bénéfice de cette tolérance officielle à laquelle ils ont dû la plus grande part de leur succès.

Les élections ont donné, en conséquence, les résultats prévus en faveur du gouvernement. D'après la proclamation officielle, la Chambre comprendra 151 membres de l'opposition, parmi lesquels il est peu d'irréconciliables, et 289 ministériels.

Allemagne.--*Le général Waldersee.*--L'empereur d'Allemagne ne perd pas une occasion d'affirmer la volonté inébranlable de gouverner seul, et, pour cela, de congédier successivement tous ceux qui peuvent prétendre à exercer une action sérieuse et personnelle dans la direction des affaires publiques. On sait avec quel éclat il s'est séparé de son chancelier; c'est aujourd'hui le tour du chef d'état-major général, le général de Waldersee.

Par une lettre rendue publique, et d'ailleurs conçue dans les termes les plus flatteurs et même les plus tendres, Guillaume II a annoncé au général qu'il était relevé de ses fonctions, et qu'il recevait, en échange, le commandement du 9e corps d'arme: «Ce commandement, dit l'empereur qui se plaît souvent à faire intervenir ses sentiments de famille dans les affaires de l'État, se trouve dans le pays natal de ma femme bien-aimée. C'est une distinction que je suis heureux de pouvoir vous conférer.»

Le successeur du général de Waldersee est le général comte Alfred de Schlieffen, qui, en 1866, était attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne à Paris. Pendant la guerre de 1870, il était le chef d'état-major de l'armée du grand-duc de Mecklembourg, qui opérait sur la Loire. En dernier lieu, il était le plus ancien en grade des quartiers-maîtres généraux, c'est-à-dire le premier des auxiliaires du comte Waldersee. Il est permis d'en conclure que le remplacement de ce dernier est motivé par des causes toutes personnelles, car si l'empereur avait eu en vue un changement de système, il n'aurait pas choisi le collaborateur immédiat de celui qu'il éloigne de sa personne, en lui donnant un commandement qui ressemble fort à un exil.

Angleterre et Irlande.--*L'intolérance anglicane.*--On accepte facilement en France, comme chose indiscutable, que l'Angleterre est par excellence le pays de la liberté et de la tolérance. Malheureusement pour nos voisins, les faits viennent démontrer de temps à autre que cette réputation est quelque peu usurpée. En voici une nouvelle preuve.

A une des dernières séances de la Chambre des communes, M. Gladstone a déposé une proposition tendant à l'abrogation d'une loi d'exception en vertu de laquelle les postes de lord-lieutenant ou de gouverneur de l'Irlande et de chancelier du Royaume-Uni sont interdits aux catholiques. Il fallait l'initiative du «Grand libéral» pour rappeler au monde que ce dernier vestige de la persécution si longtemps dirigée contre les catholiques subsistait encore et que par conséquent l'égalité religieuse commandée par les progrès de l'esprit moderne n'existait pas en Angleterre. A-t-il suffi au moins que la question fût

posée pour quelle fût tranchée dans le sens libéral, comme on avait le droit de s'y attendre de la part d'une nation qui, sous ce rapport, se vante de donner des leçons à toutes les autres? Nullement; le cabinet a combattu la proposition de M. Gladstone qui a été repoussée par 256 voix contre 223. L'affaire en soi n'a pas grande importance, mais elle est typique dans un pays où l'on tient des meetings retentissants, pour protester contre la situation faite aux juifs dans l'empire russe.

Nécrologie.--M. Rozat de Mandres, inspecteur général des Ponts et Chaussées en retraite.

Rosine Bloch, cantatrice.

Mme Stevens, femme du peintre Alfred Stevens.

M. Georges Perrier, caissier général de la Caisse des Dépôts et consignations.

L'aéronaute Paul Jovis.

M. l'abbé Laine, officier de la Légion d'honneur, ancien vicaire général de la grande aumônerie, ancien chapelain des Tuileries.

M. Eugène Lisbonne, sénateur de l'Hérault.

M. Jean Benonville, artiste-peintre.

M. Lepel-Cointet, agent de change.

M. Julien Tiersot vient de publier au *Ménestrel* la deuxième série des *Mémoires populaires de France* qu'il a recueillies et harmonisées. Cette deuxième série, qui contient la *Mort du roi Renaud*, *C'est le vent frivolan*, *Les Répliques de Marion*, *La Mort du mari* etc., n'est pas inférieure la première, qui a eu tant de succès. Il y a une saveur et une poésie toutes particulières dans les chansons de nos campagnes qu'on dédaignait trop jusqu'ici. On y vient, et on est tout étonné d'y trouver tant de plaisir.--Chez les mêmes éditeurs? viennent de paraître le quatrième et nouveau volume des *Mémoires de Faure*, qui ont toujours tant de vogue, les délicieuses *Rondes et Chansons d'avril*, de Blanc et Dauphin, sur des paroles de Georges Auriant, l'amusante partition des *Douze femmes de Japhet*, les danses les plus populaires du vieux «Strauss de Paris» réunies en un élégant volume orné du portrait de l'auteur, et enfin une nouvelle édition divisée en cinq cahiers de la belle méthode de Marmontel, *l'Enseignement progressif et rationnel du piano*. Voilà de la variété.

Le bal annuel de l'Association amicale des anciens élèves de l'École centrale des Arts et Manufactures aura lieu le samedi 28 février courant, dans les salons de l'Hôtel Continental.

Ce bal, qui réunira toutes les notabilités du commerce et de l'Industrie, s'annonce comme une des plus brillantes fêtes de la saison.

NOS GRAVURES

LE MARQUIS DI RUDINI

(Page couverture.)

Après huit jours de gestation un peu laborieuse, le marquis di Rudini est parvenu à former un nouveau ministère avec le concours de M. Nicotera. Le marquis di Rudini est le chef de la droite et M. Nicotera un des principaux représentants de la gauche. En France, cette alliance peut étonner, parce que les principes professés à droite sont diamétralement opposés à ceux qui guident les hommes de la gauche. En Italie, il n'en est rien. La divergence ne portant pas sur la forme de gouvernement, mais seulement sur la façon d'appliquer certaines lois, il est arrivé bien souvent que les deux côtés de la Chambre ont voté ensemble dans un accord parfait. De plus, avec M. Depretis d'abord et M. Crispi ensuite, la distinction est devenue de moins en moins sensible, et M. di Rudini pouvait déclarer à Vérone au mois de décembre dernier que les vieux partis historiques avaient cessé d'exister. A droite aussi

bien qu'à gauche, on est monarchiste. L'extrême-gauche, qui est républicaine, compte pour le moment d'adorateurs zélés à peine un petit nombre, et a déjà déclaré qu'elle ne ferait aucune opposition au nouveau ministère.

Comme M. Crispi, le nouveau président du conseil est Sicilien. Il a de commun avec lui l'énergie et la ferme volonté d'arriver, mais il diffère essentiellement de son prédécesseur par les manières, qui sont celles d'un parfait gentilhomme. Autant le premier est cassant, autoritaire, autant le second est aimable, complaisant, distingué. Il est à peine âgé de cinquante-deux ans. De taille élevée, fort, robuste, avec une superbe barbe blonde qu'il promène avec complaisance, il a la démarche franche, décidée, un peu martiale, d'un colonel qui a pris sa retraite avant l'âge.

Il n'avait pas vingt-sept ans quand ses concitoyens de Palerme le choisirent pour leur maire. Dans l'exercice de ces fonctions il eut l'occasion de déployer un courage et une énergie dont les Palermitains ont conservé le souvenir. C'était en 1860, une insurrection éclata à Palerme. Les Siciliens mécontents de l'obligation du service militaire et peu disposés à être gouvernés par des Piémontais, encouragés aussi par les partisans du gouvernement déchu, se soulevèrent pour reconquérir leur liberté. Des bandes d'insurgés se formèrent aux portes de Palerme, firent irruption dans la ville au cri de: Vive la République, mirent au pillage les maisons, le feu à quelques édifices, et massacrèrent ceux qui tentaient d'opposer de la résistance. Les quelques gardes nationaux qui répondirent à l'appel du préfet et du syndic, M. di Rudini, s'enfermèrent à l'Hôtel-de-Ville attendant les insurgés pendant que la troupe était répandue dans l'île pour lutter contre le brigandage. Le marquis di Rudini, attaqua à l'Hôtel-de-Ville, opposa une résistance des plus énergiques, s'exposant là où le danger était le plus considérable. Cette attitude sauva la situation.

Les rebelles ne pouvant s'emparer du palais municipal se répandirent dans la ville continuant le pillage et pour se venger de la résistance opiniâtre du marquis di Rudini incendièrent son palais. Le jeune syndic, qui sur ces entrefaites avait reçu quelques renforts, se porta contre les insurgés, et, à la tête des siens, il réussit après trois jours de combat acharné à les déloger de partout et à les mettre en fuite. Chaque maison dut être prise d'assaut. On raconte que dans cette circonstance on vit des généraux refuser d'endosser l'uniforme militaire. Le gouvernement, reconnaissant au marquis di Rudini de sa courageuse conduite, le nomma aussitôt préfet de Palerme. De sorte que, après avoir dompté l'insurrection, ce fut lui qui fut chargé du châtement. Il se montra inflexible.

En 1869, le général Menabrea, qui était alors président du conseil des ministres, ayant besoin d'un ministre de l'intérieur qui en imposât, lui confia ce portefeuille. Le marquis di Rudini accepta à contre-cœur parce qu'il n'était pas encore député et qu'il n'avait jamais assisté à une séance de la Chambre. Le nouveau ministre fut attaqué violemment par la gauche dès les premières séances. Il se défendit avec orgueil, avec dureté, déclarant qu'il acceptait la responsabilité de tous les actes commis pour la répression de l'insurrection, et pour le châtement qui devait servir d'exemple. Mais il manqua de sang-froid, son discours ne fut pas heureux. Il répéta plusieurs fois le même mot, s'interrompit, et prouva que comme orateur son éducation était encore à faire. Il donna sa démission et se tint à l'écart des luttes parlementaires pour faire oublier la mauvaise impression de son premier début.

Aujourd'hui, sans être un brillant orateur, il est un de ceux qui savent se faire écouter. Tant que vécut Minghetti, Sella et Lauza, les chefs reconnus de la droite, il resta au second plan; mais, eux disparus, il prit leur place et s'affirma bientôt comme chef du parti. Depuis, il n'a songé qu'à saisir le pouvoir et il y est parvenu. Disposant d'une fortune considérable, il s'est livré tout entier à la politique. Il n'a pas d'autre passion.

M. LÉON DAUDET ET Mlle JEANNE HUGO

L'attention et la curiosité sympathiques de Paris ont fait cortège cette semaine à M. Léon Daudet, fils de M. Alphonse Daudet, épousant Mlle Jeanne Hugo, petite-fille du grand poète. C'est que l'aristocratie du talent a ses grands mariages, comme l'autre. Et les contemporains ont raison de rendre aux fils et aux petits-fils de ceux qui honorent leur pays un peu de la gloire que leurs pères ou leur grands-pères ont fait rejaillir sur leur époque.

On sait que M. Léon Daudet, le fiancé, poursuit depuis deux ou trois ans ses études médicales: il se préparait récemment encore aux concours de l'internat. Quant à Mlle Jeanne Hugo, le rayonnement de la popularité de son aïeul a illuminé son berceau. De la même plume qui fustigeait l'insolence des grands

et consolait l'humilité des petits, Victor Hugo a chanté les douces émotions de l'enfance.

Son œuvre si vaste et si grandiose renferme de véritables bijoux poétiques où se reflète la joie des caresses enfantines, comme un écrin magnifique aux proportions colossales cache un joyau fragile aux fines ciselures. Les morceaux consacrés aux enfants sont même en si grand nombre que l'on a pu en composer tout un volume avec ce titre: *Les Enfants*. Avons-nous enfin besoin de citer *l'Art d'être grand-père*, qui est tout entier à la gloire de Jeanne et de son frère Georges. Georges est l'aîné et il est homme: à lui le grand-père voue une affection plus virile, dégagée des mignardises qui sont réservées: à Jeanne, si frêle et si douce en son berceau, dans l'auréole de ses blonds cheveux encadrant le doux visage aux grands yeux étonnés, au sourire ingénu:

O Jeanne! Georges! voix dont j'ai le cœur saisi.

Jeanne a grandi: la «petite reine» est devenue jeune fille et la grâce ne l'a pas abandonnée, s'est épanouie en elle. L'heure prévue et prédite dans *l'Art d'être grand-père* est enfin venue, l'heure où la jeune fille quitte la maison où elle fut adorée, pour une nouvelle famille qui devient la sienne. Il n'a manqué à la fête de l'autre jour que la présence de l'aïeul; et, l'on ne peut pas dire pourtant qu'il en fût tout à fait absent.

C'est à lui, avant tout, qu'on rendait hommage, quand le couple nuptial entrait dans la grande salle des fêtes de la mairie du XVI^e arrondissement parmi les fleurs prodiguées. C'est en son souvenir que l'orchestre de Lamoureux jouait l'ouverture de *Ruy Blas* de Mendelssohn et *l'Hymne* que Saint-Saens a composée pour les funérailles solennelles offertes il y a six ans par la France à l'illustre poète, comme un dernier adieu.

La présence de Mme Carnot, des ministres et de leurs familles, de tout ce que Paris compte d'illustrations ou de simples notabilités, attestait la vénération affectueuse qui entoure si justement le nom que portait hier encore la nouvelle épousée et celui qu'elle porte depuis quelques heures.

LE CENTENAIRE D'HÉROLD

L'Opéra-Comique a célébré devant une salle comble le centenaire d'Hérold, l'immortel auteur du *Pré aux Clercs*. Le spectacle se composait du premier acte de *Zampa* et du *Pré aux Clercs*, dont on donnait, ce soir-là, la 1,482^e représentation. Entre le second et le troisième acte, le rideau s'est levé et le buste d'Hérold est apparu. A côté se tenait Mlle Adeline Dudley, de la Comédie-Française, qui, personnifiant la France, a récité des stances de M. Lucien Paté, pleines d'une éloquence communicative. Autour de Mlle Dudley, côté cour et côté jardin, comme on dit au théâtre, les interprètes qui avaient chanté *Zampa* et ceux qui chantaient le *Pré aux Clercs* étaient groupés dans leurs costumes respectifs...

Après avoir dit les beaux vers de M. Paté, Mlle Dudley a posé sur le buste la palme qu'elle tenait en main et tous les artistes ont défilé devant l'image de l'illustre compositeur, à qui la France se glorifie d'avoir donné le jour, de l'artiste de génie autant que modeste, qui, un mois après avoir donné le *Pré aux Clercs*, cette partition exquise, s'écriait au moment où il fermait les yeux pour toujours; «Quel malheur de mourir! Je commençais à comprendre la musique qui convient au théâtre».

AD. AD.

L'ACCIDENT DE MONTIGNY

A la suite des gelées prolongées et des mouvements de terrain survenus au moment du dégel, des déraillements se sont produits sur un grand nombre de voies ferrées, entre autres sur le réseau du Nord.

A Montigny, notamment, dans le département de la Somme, un train mixte, composé de deux machines, d'une quinzaine de voitures et de quelques fourgons, dont un contenant dix vaches, a déraillé le 2 février, à 3 h. 15 de l'après-midi. Plusieurs wagons ont été culbutés et précipités en bas du remblai élevé en cet endroit de 1 à 5 mètres. Trente-cinq voyageurs ont été blessés, sur lesquels quinze assez grièvement. Quant au personnel du train, sauf le conducteur Dubois, qui a été contusionné, il n'a eu aucun mal. La cause de ce déraillement, nous l'avons dit, est le dégel; mais le cahotement du wagon de queue dans lequel étaient renfermées les bêtes n'y est pas étranger.

Il s'est même produit, un incident curieux.

Sept des vaches se sont trouvées projetées en dehors de la voiture et prises sous les décombres, d'où elles n'ont pu être retirées que pendant la nuit: quatre étaient mortes et trois grièvement blessées. Il a donc fallu les abattre immédiatement, opération qui a dû naturellement être effectuée sur place par un boucher requis à cet effet.

LES FOUILLES DE MARTRES-TOLOSANE

Des fouilles d'une importance considérable au point de vue archéologique sont pratiquées ou plutôt reprises en ce moment sur le terrain de la commune de Martres-Tolosane, dans la Haute-Garonne. Des bustes, des statues, des bas-reliefs, sont découverts chaque jour et le musée improvisé qui les recueille, en attendant leur transport à l'Institut, renferme à cette heure des pièces d'une grande valeur artistique. Nous devons à l'obligeance de M. F. Régnauld, membre de la société archéologique, de pouvoir donner aujourd'hui une reproduction de quelques-unes de ces pièces, choisies parmi les plus intéressantes, et quant aux fouilles elles-mêmes, M. Lebègue, qui en est l'heureux initiateur, a bien voulu nous fournir les intéressants renseignements qui suivent:

«La petite ville de Martres-Tolosane couronne le sommet d'une colline dominée par les contreforts des Pyrénées. Devant elle, au nord, s'étend et s'élargit la plaine de la Garonne. Au pied de sa vieille église, assez imposante, elle étage les débris en partie conservés de ses remparts circulaires. Quelques fabriques de poterie, encore florissantes depuis le moyen-âge, s'élèvent sur la pente qui descend vers le fleuve. Elles en sont séparées par des champs cultivés où l'on voyait autrefois quelques murs d'une ville gallo-romaine, inconnue à l'histoire. Le nom lui-même en a-t-il été conservé? d'après le témoignage douteux des actes de Saint-Vidian, elle se serait appelée Angonia.»

Pourtant au dix-septième siècle on y découvrit des fragments d'architecture et des statues, quelques-unes fort belles, qui furent transportées à l'évêché de Rieux. En 1826 le hasard fit trouver dans le champ d'arbres antiques, et des fouilles continuées à cette place jusqu'en 1830 par l'archéologue Dumége enrichirent le musée de Toulouse de la plus intéressante collection de sculptures qu'ait jamais livrées le sol de la France.

Les unes viennent de la Grèce: telle cette charmante tête d'Ariane, délicate et fine, aux yeux légèrement bridés.

Mais de la Grèce nous passons à Rome; voici une nombreuse collection de bustes d'empereurs. L'un d'eux serait pour Rome elle-même une fort heureuse trouvaille; c'est un Auguste dont les proportions rappellent avec une exactitude parfaite les répliques déjà possédées par Florence et par le Vatican.

Les nouvelles fouilles que j'ai entreprises avec le concours de M. Ferré sont à peine commencées et déjà le résultat dépasse nos espérances. Nous possédons plus de cent vingt débris antiques.

Parmi toutes ces richesses, il faut mettre à part une Minerve que nous reproduisons et dont la tête malheureusement n'a pas été retrouvée; elle est digne de figurer dans un beau musée d'antiques; les draperies, très soignées, sont sculptées avec un art exquis. Puis une tête d'enfant, dont la physionomie est d'une douceur charmante.

Voici le sanglier d'Érymanthe, que les bras énormes d'Hercule enserrèrent dans une étreinte toute-puissante. C'est enfin une femme couchée d'un mouvement gracieux.

Tout nous porte à croire que nous marchons vers de nouvelles découvertes. Mais déjà nous pouvons affirmer une théorie qui ne sera plus contestée: il y eut en Gaule au troisième siècle une école de sculpture, imitatrice des anciens et qui eut cependant son originalité propre.

Parmi tous ces marbres, nous n'avons presque pas trouvé de débris d'architecture. Ils n'auraient donc pas appartenu à un édifice, à un temple, à un palais, à une villa. Proviennent-ils d'un atelier? Nous espérons que la fouille, en continuant, nous permettra de résoudre le problème.»

ALBERT LEBÈGUE.

AU CIRQUE D'HIVER

Il n'y a plus de cirque sans eau. Le Cirque-d'Hiver, lui aussi, a voulu avoir sa pantomime nautique. Il fallait pour cela transformer la piste où tout à l'heure débattaient les chevaux, les écuyères, et les jolis chiens savants que l'on peut

voir en tête de notre page de gravure, en un véritable lac. Je n'entreprendrai pas de vous décrire par le menu le système employé.

Il est, en tout cas, d'une rapidité d'exécution exemplaire. Deux toiles goudronnées enveloppent complètement la piste et remontent vers une estrade sur laquelle se passent les scènes comiques de la parodie et qui permet aux artistes de plonger dans l'eau: celle-ci, grâce à une ingénieuse combinaison de conduite, arrive en quelques secondes, et nous sommes ainsi tout d'un coup transportés en plein océan.

La pantomime commence. Notre gravure en donne les principaux incidents. Elle commence par une parodie de Cléopâtre: l'aspic célèbre est remplacé par un gigantesque serpent long de quinze pieds... Nous voyons aussi Antoine et Cléopâtre débarquer; Octave les poursuit, il les rejoint, mais, dans sa lutte avec Antoine, il est précipité dans l'eau par le farouche triumvir... La pantomime n'a pas oublié la vie «inimitable» que menaient les deux amants: ainsi des suivantes de Cléopâtre dansant devant nous une danse du ventre très expressive.

Viennent ensuite des scènes d'un autre ordre, celle d'un ivrogne, dont l'idée fixe est de prendre un bain, celle du vol en bateau, que représente une de nos gravures... Un ménage bourgeois est attaqué par des voleurs, des pirates, qu'arrêtent à la fin de non moins aquatiques policemen... Tout cela est gai et amusant.

Port Tarascon, par Alphonse Daudet, paraît aujourd'hui dans le format in-18 à 3 fr. 50, chez l'éditeur E. Flammarion.

Les «dernières aventures de l'illustre Tartarin», complètent cette trilogie célèbre de la collection Guillaume, illustrée: *Tartarin de Tarascon*, *Tartarin sur Alpes* et *Port Tarascon*.



AUX PETITES SŒURS

Par RENÉ BAZIN

Suite et fin.--Voir nos deux derniers numéros.

Lorsque l'aïeule fut endormie, la jeune fille s'habilla, jeta une pèlerine sur ses épaules, sortit de la chambre avec précaution, et, traversant le pré, fut bientôt sur la route qui montait vers la ville. Elle hâtait le pas, un peu inquiète d'être seule à cette heure déjà tardive. Quelques ouvriers qui la croisaient la regardaient effrontément. Elle avait peur des renforcements obscurs des cours. A chaque moment, il lui semblait qu'on la suivait. Et cependant la pensée ne lui venait pas de retourner en arrière. Son projet lui donnait courage et parfois la faisait sourire. Elle allait. Bientôt les rues devinrent plus éclairées. Des devantures de boutiques étincelèrent à droite et à gauche. Elle marcha plus tranquille. Les passants la protégeaient de leur nombre. Enfin, elle s'arrêta devant la porte d'un grand magasin de nouveautés, qui projetait aux deux angles d'un boulevard la lumière de ses lampes électriques.

C'était là.

Avec un peu d'hésitation, elle s'élança, éblouie, les yeux à demi fermés. Il n'y avait pas beaucoup d'acheteurs dans le hall immense. Un employé vint à elle, et lui demanda, de cet air fat qu'ils prennent volontiers quand une fille est seule, pauvre et jolie:

--A quel rayon mademoiselle désire-t-elle que je la conduise? soieries, dentelles, trousseaux, layettes?

Quel rayon? Jamais Désirée n'était entrée dans un grand magasin.

--Oui, répéta-t-il, que demandez-vous?

Alors son secret lui échappa, et elle dit, non pas comme une réponse, mais se parlant à elle-même d'un ton de rêve et dans la vision d'une chose lointaine, étrangement douce:

--Je voudrais une ombrelle rose!

Elle n'eut que vingt pas à faire. On lui montra des ombrelles chères, d'abord, tendues en soie, frangées, montées sur des manches sculptés. Dans le nombre, il y en avait de roses. Mais Désirée n'avait pas beaucoup d'argent. Il fallut descendre jusqu'au plus bas prix. Enfin elle trouva ce qu'elle cherchait: une ombrelle d'étoffe commune, blanche par-dessus, doublée à l'intérieur de mauve assez vif qui pouvait passer pour du rose. Le manche en était blanc et recourbé. Désirée l'acheta. Elle fit encore l'acquisition d'une paire de gants de fil à jour, d'un dessin léger, ayant remarqué que le dimanche de pauvres filles comme elle commençaient à ne plus vouloir sortir les mains nues.

Et par les rues elle se remit à marcher vers la banlieue de moins en moins éclairée et peuplée de passants. Mais maintenant elle n'avait plus peur.

Elle portait sous son bras l'ombrelle, roulée dans une gaine de papier gris. Elle n'aurait pas plus joyeusement emporté un trésor. Il s'agissait bien en effet d'un trésor, puisque c'était pour être plus belle, pour mieux gagner l'amour de ce jeune meunier, qu'elle avait dépensé, sans en prévenir sa grand-mère, une grande partie de son gain de toute la semaine. Comme elle serait élégante demain, lorsque, midi sonnait, elle s'en irait vers Jeanne Jughan, vers le moulin qui peut-être aurait encore ouvert sa fenêtre! Elle pensait à cela. La route du retour lui parut courte.

Elle rentra dans les ténèbres. La grand'mère ne s'était pas réveillée... Tous les grillons du pré chantaient autour de la maison, sous les épis du foin haut.

VI

Le lendemain, dans l'après-midi, Désirée se rendit à l'hospice. En si peu de temps, comme tout avait poussé! Les dalhias de la cour dépassaient d'un pied leur tuteurs, des roses grimpantes, ouvertes toutes ensemble au soleil de juin, débordaient, à flots roses et jaunes, l'arête moussue des murs. En apercevant la visiteuse, son ancienne maîtresse, le coq de Barbarie, qui jouissait, vu sa

petite taille, du droit de libre parcours, sortit de l'abri d'un fusain, et suivit la jeune fille, comme si elle eût encore du menu grain dans son tablier.

Désirée, qui était de bonne humeur, se détourna vers lui, et demanda:

--Petit, sais-tu où est le père Le Bolloche?

Il répondit un tel kirikiki, d'un ton si drôle et si décidé, qu'elle ne put s'empêcher de rire.

--Sorti! reprit-elle, que chantes-tu là? Il est tout au plus dans le verger, n'est-ce pas, ma sœur?

--Ma foi, mademoiselle, dit la religieuse qui passait, je ne sais trop: de ce temps-ci, tous nos petits bonshommes sont en l'air.

Le soleil vivifiait, en effet, les pensionnaires de Jeanne Jughan. A l'exception de quelques-uns, trop fanés pour reverdir, qui les aurait reconnus? Ils ratissaient les allées, sarclaient des massifs, se promenaient d'une allure double de celle d'hiver. Plusieurs faisaient des dessins sur le sable avec leurs béquilles. Il y en avait un qui cueillait des cerises, à califourchon sur une branche.

Tous portaient une veste claire, faite en chiffons de coutil par des mains qui ne laissent rien perdre. Jour de trêve, illusion que répand sur les souffrances humaines la grande lumière douce.

Désirée interrogea celui qui cueillait des cerises.

--Tu demandes le sergent, ma jolie fille?

--Mais oui, le père Le Bolloche.

--A faucher dans le pré.

--Vous dites?

--Je dis qu'il est à faucher dans le pré. Même il commande l'escouade. C'est qu'il est rudement jeune, lui!

Et, galamment, le bonhomme se laissa glisser à terre pour conduire la fille d'Étienne Le Bolloche.

--Tu ne sais pas la route, dit-il sérieusement, et nous autres, vois-tu bien, nous ne sommes pas à l'heure ici; on a toujours le temps de faire l'ouvrage.

Ils remontèrent la pente, prirent à droite de l'hospice, et, par une barrière qui coupait le mur d'enceinte, pénétrèrent dans un pré long et tournant autour de l'enclos. Ce pré formait comme une couronne, comme un anneau vert enserrant le domaine des sœurs, et confinait, par une haie vive, au tertre du meunier.

Arrivée là, Désirée vit un spectacle nouveau. Huit vieux, armés de huit faux, les manches de chemises retroussées, taillaient en ligne dans l'herbe haute. Au milieu, Le Bolloche, le plus grand de tous, sa jambe de bois en avant, travaillait comme un jeune homme. C'était merveille de voir l'ampleur de l'entaille circulaire qui se creusait devant lui à chaque coup de sa faux. Il ne s'arrêtait pas, comme faisaient les autres qui, sous prétexte de redresser une brèche, tapotaient un petit quart-d'heure sur leur lame. Il était de corvée, et prenait la chose au sérieux. Chef d'escouade, songez donc! Il mettait de la vanité à paraître infatigable, à largement arrondir ses bras, à ne pas se laisser distraire surtout, non, pas même quand une vieille sœur passait derrière la ligne des faucheurs, un pichet de cidre à la main, et disait:

--Allons, mes petits bonshommes, ne travaillez pas trop, buvez un peu, il fait si chaud!

Désirée s'approcha. Il la regarda d'un air contrarié.

--Tu vois bien, dit-il, que j'ai de la besogne à abattre! Va m'attendre là-bas. La fauche, mon enfant, c'est comme l'astiquage: ça ne s'interrompt pas!

Et, disant cela, il était superbe, la tête droite, la main appuyée sur sa faux relevée; il se sentait admiré par les camarades, ruines plus effondrées que lui.

--Là-bas! répéta-t-il.

Désirée gagna la place qu'indiquait le geste du bonhomme, un peu loin dans le pré, à côté de la haie.

Là elle s'assit dans l'herbe, non sans avoir observé, en elle-même, que le moulin était proche, et qu'il ne virait pas. La pensée du meunier ne l'avait guère quittée. Elle l'avait occupée le long du chemin, à présent elle faisait battre son cœur, plus vite que de coutume, sous sa taille de coutil à fleurs. Et la pensée qui nous tient, vous le savez, nous pose et nous modèle à sa guise. La jeune fille ne regardait pas la haie, sans doute, mais elle la surveillait du coin de ses yeux clairs errant sur la prairie. Elle attendait quelque chose qui devait venir de là. Elle se sentait toute voisine d'une heure grave et mystérieuse encore de sa vie. Pour un souffle d'air dans les ronces, elle tressaillait. La coulée d'un mulot sur les feuilles mortes du fossé lui paraissait un pas qui s'approche.

Parfois elle fermait les yeux pour se ressaisir elle-même, pour ne pas céder à je ne sais quel vertige qui la prenait. Elle avait envie de dire aux marguerites,--voyez ces idées folles qu'elle n'avait jamais eues!--«Ne me fixez pas ainsi, toutes ensemble, avec vos yeux d'or. Je suis une pauvre fille que vous ne regardiez pas d'ordinaire.» Il lui semblait que ces milliers de témoins observaient son air troublé. Elle serrait alors, de sa main gantée, l'ombrelle, qui baignait ses joues, son front, toute sa blonde personne, d'un reflet rose. L'idée que son ombrelle la rendait plus jolie, qu'elle lui donnait l'air d'une demoiselle, lui traversait l'esprit. Et, souriante, heureuse et inquiète à la fois, parmi les herbes qui l'enveloppaient de leurs fleurs ou semaient sur sa robe le duvet de leurs graines, elle était plus charmante encore. La grande rayée de deux heures chauffait le pré. Le parfum du foin s'en élevait comme l'encens de l'été. Et les faucheurs s'avançaient en balançant leurs bras.

Combien de temps elle demeura ainsi? Elle n'en savait rien. L'amour ne compte pas la durée de ses rêves.

Tout à coup, sans qu'elle eut perçu le moindre bruit de pas ou de feuilles remuées, elle entendit une voix qui disait, de l'autre côté de la haie:

--Désirée!

Tout le sang de ses veines reflua vers son cœur. Elle resta immobile, pâle comme si elle allait s'évanouir.

A travers l'aubépine, la même voix répéta:

--Désirée!

Alors, elle se leva doucement, et se détourna.

C'était lui. Il était venu, ainsi qu'elle l'avait pressenti. Il la regardait, à moitié caché par la haie. Et dans ses yeux il y avait l'aveu de son amour, et la fierté de se sentir aimé. Un brin de genêt pendait au ruban de son chapeau. Il n'avait pas fait toilette. Il était accouru en l'apercevant, lui riche, dans ses vêtements de travail, comme un brave garçon qui ne cherche pas à en imposer.

Chose étrange, ce fut ce contraste entre elle et lui qui frappa d'abord Désirée, et son trouble s'en augmenta. Elle s'était attifée, elle qui gagnait à peine sa vie, elle dont les parents, faute de pain, avaient dû recourir à la charité des sœurs. Son ombrelle et ses gants de fil, deux luxes qu'elle n'avait jamais eus, lui firent l'effet d'un mensonge. Elle en fut gênée. Elle eut honte. Sa joie de tout à l'heure, sa gloriole d'être bien mise, lui parurent ridicules, coupables même.

Elle se prit à se détester. Sans cesser de regarder vers la haie, sans rien dire, elle enleva ses gants de fil, et les laissa tomber à terre. L'ombrelle rose échappa à ses mains, et roula sur l'herbe. Puis, quand elle fut redevenue la simple ouvrière, aux mains nues, les joues exposées au soleil, dans la robe qu'elle portait depuis longtemps, sans plus rien d'apprêté, la vraie fille enfin du pailleux de chaises, un seul mot lui monta aux lèvres, un mot d'amour humble et triste.

--C'est que je suis très pauvre! dit-elle.

Mais lui se prit à sourire, d'un bon sourire tendre. Pauvre? il savait bien qu'elle l'était. Il la voulait ainsi. Et comme elle demeurait immobile, toute rouge à présent, dans la joie grandissante de l'amour accueilli, il écarta les branches, pour la mieux voir, et dit:

--Viens, Désirée!

Elle obéit, comme, s'il eût été en droit de la commander. Elle lui appartenait déjà.

A quelques mètres de là elle trouva une brèche, il lui tendit la main, elle passa

la haie. Toute une volée de papillons la passa devant elle. Une fois de l'autre côté, Désirée ne retira pas la main qu'elle avait donnée, et se tenant ainsi, tous deux, elle et son ami commencèrent autour du moulin une promenade, la meilleure qu'ils eussent faite l'un et l'autre.

Cependant Le Bolloche, arrivé à l'endroit du pré qu'il avait désigné à sa fille, s'arrêta devant l'ombrelle qui n'abritait plus, posée sur son manche et deux de ses baleines, qu'une touffe de marguerites et de boutons d'or. Il en conclut naturellement que Désirée n'était pas loin, chercha dans le pré, n'y trouva rien, regarda par-dessus la haie, et l'aperçut au bras du meunier.

Il ne s'en émut pas plus que de raison, sachant que sa fille était sage trouvant à l'autre l'air honnête. Son premier mouvement fut de les héler.. il y avait trop de monde autour de lui. Il préféra les aller trouver. Si bien que cinq minutes après, le père Le Bolloche, Désirée et le meunier causaient tous trois.

Dix minutes plus tard il en était de même. Une heure s'écoula sans que le sujet, paraît-il, fut épuisé. L'ombre du moulin s'allongeait sur le tertre. Les sept faucheurs restants se reposaient de plus en plus. Le chef d'escouade ne rentrait pas. Il fallut qu'une sœur le rappelât en disant: «Eh bien! père Le Bolloche, ce n'est pas jour de sortie, aujourd'hui!» Alors le groupe se sépara: le vieux revint vers l'hospice, Désirée reprit le chemin de la ville, et le meunier monta son échelle....

Quand la nuit fut arrivée, et que les petits vieux furent couchés, Le Bolloche, qu'un rayon de lune empêchait de dormir, éveilla son voisin de lui dire:

--Père Lizourette, je marie ma fille!

--Désirée? avec un zouave?

--Non.

--Avec un cavalier, alors?

--Non.

--Ce n'est qu'un lignard? reprit le voisin avec un air de commisération. Tu la maries dans la ligne?

--Pas même. Il n'a fait que deux mois comme fils de veuve. Je sais bien que ce n'est guère. Mais, que veux-tu, il joue du fifre dans une musique où il y a beaucoup d'anciens soldats.

--Ah! il joue du fifre!

--Oui.

--Joli instrument!

--Un peu petit, répondit Le Bolloche. Seulement les enfants se convenaient. J'ai vu ça, et alors....

--T'as bien fait, dit Lizourette sentencieusement, faut pas être dur avec la jeunesse.

Et les deux vieux braves, satisfaits, ayant épuisé toutes leurs idées, s'endormirent.

Le rayon de lune qui donnait sur Le Bolloche se promena sur Lizourette, puis sur les lits voisins dont l'alignement avait l'air d'une rangée de pierres blanches.

Quand la sœur Dorothee, en tournée d'inspection, passa près de Le Bolloche:

--Ce bon petit vieux, pensa-t-elle, a-t-il l'air content! Ça fait plaisir!

A la même heure, le jeune meunier, accoudé à sa fenêtre ronde, songeait, la tête baignée dans l'air vif qui soufflait de la rivière, et si joyeux d'être au monde que lui, tranquille et taciturne de nature et pas poète du tout, il avait envie de chanter. Il regardait au loin, par-dessus la ville, un point de l'horizon où les petites lumières des becs de gaz, plus espacées qu'ailleurs, indiquaient le commencement de la campagne. Là, son cœur lui montrait, radieuse, étendant la paille au soleil, la fille qu'il avait choisie, celle qui tantôt lui avait donné la main, celle qui bientôt serait sa femme.

Et cependant il faisait tout nuit, et dans l'enclos Désirée n'éparait point la paille de seigle.

Elle était debout, près du lit de la grand'mère, qui avait bien voulu se coucher comme à l'ordinaire, mais qui ne voulait pas dormir.

--Raconte-moi encore quelque chose de lui, disait l'aveugle. Est-ce qu'il est blond de cheveux?

--Plutôt brun, répondait en riant Désirée.

--Un visage réjoui?

--Assez.

--J'aime ça, reprenait la vieille. Mon défunt était de même. Cause-t-il beaucoup?

--C'est selon. Avec moi, il ne s'arrêtait guère.

--Voyez-vous, cette petite, comme c'est fier d'être jeune! Et tu dis qu'il a du bien?

--Oh! beaucoup, grand'mère, bien plus que nous.

--Mais sais-tu que je n'en reviens pas, ma fille! Comment as-tu fait pour lui plaire?

Désirée riait de tout son cœur, d'un rire qui signifiait: «Dame, grand'mère, si vous pouviez me voir!»

Et, de fait, elle était belle ainsi, toute rayonnante de joie profonde et calme, l'humble pailleuse de chaises. Et quand la grand'mère eut cessé de bavarder, quand elle-même, aux premières heures du matin, parvint à s'endormir, elle rêva des rêves charmants: que le moulin avait des ailes neuves, qu'il y avait au bout quatre bouquets d'oranger, qu'elle se tenait, en beaux habits, sur le seuil de la porte, et qu'en sortant de l'école les enfants passaient devant elle, et la saluaient, disant:

--Bonjour, madame!

VII

La grand'mère avait raison de se réjouir, car il avait été convenu, de convention expresse, sur la demande de Désirée, que le jeune ménage habiterait la maison du pré. Sa vieillesse allait se trouver bien abritée entre ces deux mariés qui la soigneraient. Elle aurait assurément sa part de leur bonheur, comme dans un verger un vieil arbre étêté, sur qui d'autres pleins de sève laissent tomber leurs fleurs, si bien qu'on s'imagine encore qu'il a fleuri. Ce meunier du moulin blanc était un honnête garçon, accommodant et très amoureux, puisqu'il consentait à faire ainsi, chaque matin et chaque soir, la route qui séparait son moulin du faubourg.

De ce côté là, tout était rose; il n'y avait point de gens si contents d'être jeunes que Désirée et son fiancé, ni de vieille femme moins triste d'être vieille que la grand'mère Le Bolloche.

Mais aux Petites Sœurs un nuage assombrissait l'humeur de l'ancien sergent. Après quelques jours de parfaite satisfaction, il était tout à coup tombé dans une mélancolie noire. Qu'avait-il? Du chagrin de quitter sa fille? Eh non! le sacrifice était consommé. Même il s'habituaient de plus en plus à la vie de l'hospice, aux camarades, au café abondant des sœurs, à leurs soins, au *far niente* ensoleillé du champ de seigle. Son futur gendre l'avait-il offensé? En aucune façon. Le Bolloche souffrait de ce qui, dans sa vie, avait tenu et tenait encore une si grande place: du besoin du panache. C'était un glorieux.

Dans sa pensée étroite d'ancien sergent galonné, chevronné, il roulait maintenant, à toute heure du jour, la même plainte qu'il ne contait à personne:

«Quelle mine aurai-je, à la noce de Désirée, nippé comme je suis, avec une veste loqueteuse, mon pantalon trop court, mes sabots, ma chéchia de zouave usée par plaques et sans fond? Est-ce là une tenue? Je ferai rire de moi les parents et les amis qu'on invitera en nombre,--car ce sera une belle fête,--ceux qui m'ont vu il y a vingt ans auront honte de me connaître, et Désirée elle-même, toute bonne fille qu'elle soit, ne sera pas flattée, elle, dans sa robe neuve de mariée, d'avoir à côté d'elle un tel bonhomme de père. Il vaut mieux n'y pas aller. Non, je n'irai pas!» Et il avait déjà commencé à préparer ses compagnons d'armes et de dernier asile à cette résolution désespérée. «Je n'irai probablement pas, leur disait-il. J'ai un diantre de rhumatisme à

l'épaule!...»

Mais ils n'en croyaient rien. Un rhumatisme, lui! Allons donc! Quand il se promenait seul, ils le voyaient, de loin, faire le moulinet avec sa canne et couper d'un coup sec les têtes des laiterons poussés au bord du champ. La vigueur seule du moulinet aurait suffi à prouver que Le Bolloche mentait; elle indiquait aussi un état violent de l'âme que les sœurs, naturellement, n'étaient pas sans remarquer.

--Je ne sais pas ce qu'a notre petit père Le Bolloche, disait sœur Dorothée: il mange bien, il boit bien, il dort bien, il a eu, avant-hier encore, sa provision de tabac. Et il n'a pas l'air heureux!

En effet, d'ordinaire, les petits bonshommes qui ont tous ces biens-là ne se trouvent pas à plaindre!

Comme elle était femme et très fine,--ce qu'aucun vœu n'empêche,--elle voulait savoir. Un matin qu'elle habillait un de ses compagnons d'armes,--car Le Bolloche s'habillait tout seul,--elle pressa celui-ci de questions adroitement posées. Elle ne lui demanda pas:

--Qu'avez-vous?

Non, mais, soupçonnant bien que la peine avait pour cause le mariage de Désirée, elle dit:

--J'espère que vous serez content, mon petit père, de voir votre fille en mariée.

--Sans doute, grogna Le Bolloche.

--Et la noce, où se fera-t-elle? Dans le pré, je parie?

--Oui.

--On dansera?

--Oui.

--Et vous ouvrirez la danse, n'est-ce pas?

Le Bolloche ne se contentait plus.

--F... comme ça, oui, n'est-ce pas? s'écria-t-il. Un ancien sous-officier de zouaves! Plus souvent que j'y danserai... Je n'irai même pas!

--Oh! mon petit père, dit la sœur en riant, que vous êtes coquet!

Elle qui ne l'avait jamais été!

Le Bolloche prit mal la plaisanterie. Le pli de sa bouche, aux deux coins, se creusa.

--Je ne suis plus qu'un mendiant ici, dit-il; mon temps est fini, fini; je ne veux plus paraître en société, et voilà!

Il s'en alla à grands pas, en maugréant.

Sœur Dorothée le suivit des yeux. Un sourire allongeait ses lèvres, un sourire où il y avait de la pitié et du plaisir d'avoir été fine, et aussi le rayonnement d'une jolie idée qu'elle venait d'avoir. Elle se hâta d'habiller le père Lizourette, lui fit un nœud de cravate qu'elle s'amusa à disposer en ailes de papillon, et dit en lui donnant sa canne:

--Vous êtes beau comme un astre, allez vous promener!

Puis elle quitta la salle et se dirigea vers la chambre de la supérieure. Le long des grands corridors silencieux, elle glissait légère, et comme portée sur les ailes de la pensée qui lui était venue...

Il se passa trois semaines, pendant lesquelles Le Bolloche fut de plus en plus triste.

Enfin, le jour fixé pour les noces de Désirée arriva.

Ce matin-là, Le Bolloche, qui avait à peine dormi, se leva un peu avant les autres, et descendit, sous prétexte d'aller bêcher son jardinet.

Mais, à peine dehors, il s'arrêta, il chercha au loin la contrée où son pauvre esprit avait erré toute la nuit. De la colline de l'hospice, et ancien comme il

était, il ne pouvait apercevoir la maison. Mais dans la brume bleue du matin il distingua la tache blanche que faisait le faubourg, et les verdure pâles qui étaient les vergers. Un souffle pur arrivait de là. Le pauvre vieux se sentit les yeux pleins de larmes. Et il crut entendre, emportée par le vent, une voix qui disait:

--Allons, père, levez-vous, venez, voici les noces! Grand'mère a une robe neuve que mon fiancé lui a payée. Moi, je suis belle comme le jour. J'ai une couronne en fleurs de cire, un châle à dessins et une broche pour l'attacher, j'ai le cœur en joie surtout, car dans trois heures nous partirons pour nous aller marier. Venez, je veux vous embrasser bien fort, pour m'avoir donné la vie, qui est si bonne à présent, la vie qui s'ouvre comme une fête. Venez me voir heureuse!

Le Bolloche, troublé, l'esprit à moitié égaré, hésita un moment, puis il reprit ses sens, branla la tête, regarda une dernière fois le faubourg, et répéta ce qu'il n'avait cessé de dire:

--Non, je n'irai pas!

Il se mit à descendre vers le fond de l'enclos, où était le jardin.

Mais il n'avait pas fait trente pas, que quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna.

C'était sa femme.

--Mon homme, dit-elle, viens-t'en avec moi.

--Où donc?

--Viens-t'en au parloir avant d'aller chez nous.

--Il n'y a plus de chez nous.

--Viens-t'en tout de même, tu verras.

D'ordinaire, il ne cédait pas facilement aux demandes de sa femme, mais il était si abattu, et elle avait l'air de si belle humeur que, moitié par indifférence et passivité, moitié par l'attrait d'une surprise entrevue, il la suivit.

Arrivée à la porte du parloir, près de la porterie, la mère Le Bolloche s'effaça le long du mur, et laissa passer son mari.



--Entre, Le Bolloche, dit-elle, et habillons-nous pour les noces!

Le bonhomme entra, et demeura stupéfait.

Il venait de découvrir, bien plié sur le dossier d'une chaise, un vêtement complet, plus beau qu'il n'en avait jamais porté depuis qu'il était dans le civil: un pantalon gris encore propre, un gilet, une redingote noire, une cravate claire à pois bleus et un chapeau de soie qui avait subi plus d'un coup de fer, mais droit encore sur sa base, suffisamment noir et d'une forme évasée par le haut, en tout semblable à celle de l'ancien shako, ce qui ne pouvait manquer de plaire à un vieux militaire comme Le Bolloche. Celui-ci, sans plus hésiter, commença à s'habiller. Tout allait bien. On aurait juré qu'un tailleur lui avait pris mesure. Quand il mit la main dans la poche de son pantalon, il retira une pièce de monnaie. Quand il croisa sur sa poitrine les larges ailes de la redingote, sa

médaille militaire y brillait au bout d'un ruban neuf.

Pendant ce temps-là, la petite vieille passait une robe de cotonnade à grands plis, épinglait sur sa taille un mouchoir jaune à raies brunes, éclatant et nuancé comme un oeillet d'inde, attachait les brides d'un bonnet ruché orné de deux coques bleues. Décidément sœur Dorothée n'avait rien oublié. Pour elle, tant de belles choses représentaient bien des heures de travail, plusieurs veillées tardives,--puisque les sœurs n'ont pas de loisir le jour, pour ces gâteries

exceptionnelles.--Le Bolloche se sentit le cœur tout gros en y songeant. Il se rappela les paroles dures qu'il avait eues bien des fois. Une larme lui vint aux yeux, et il eut toutes les peines du monde à la retenir, car un ancien sergent ne pleure pas.

Mais quand ils sortirent du parloir, et qu'il vit dans la cour sa charrette nouvellement peinte, l'âne attelé, brossé, endimanché lui aussi, avec des pompons rouges aux oeillères, le pauvre bonhomme n'y put tenir: la grosse larme roula sur ses joues. Il alla droit vers la sœur Dorothee, qui se tenait à la tête de l'équipage, et lui prit la main.

--Ma sœur! dit-il d'une voix étouffée.

--Quoi donc, mon bon petit vieux?

--Ma sœur, ça, c'est de la religion, et de la bonne! Je m'y connais, vous pouvez me croire, car j'ai beaucoup voyagé! Eh bien, vrai!...

Il ne put pas achever. Mais la sœur comprit bien. Il monta, fit asseoir sa femme près de lui, et piqua l'âne.

Au bout de dix pas, avant de sortir de l'hospice, il arrêta la bête, se retourna, et dit encore, la mine épanouie cette fois:

--Sœur Dorothee, puisque ça avait l'air de vous faire plaisir, je danserai aux noces de Désirée.

--Soyez sage! répondit la sœur.

Et pendant qu'ils s'éloignaient au trot menu de l'âne, entre les deux murs de la rue voisine, la sœur avait envie de pleurer elle aussi, sentant bien quelle avait gagné le cœur du vieux zouave, du plus rude de ses «petits bonshommes».

RENÉ BAZIN.

FIN



*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 2503, 14 FÉVRIER 1891 ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if

you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States

without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™’s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation’s EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state’s laws.

The Foundation’s business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation’s website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support

and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.